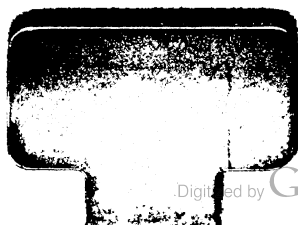
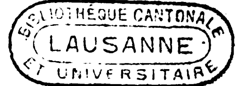




[Paris]



$\frac{12}{24}$ Avril 1861.

Etude sur les sources de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorĕn, par Victor Langlois.

Contenu du présent mémoire.

Avant-Propos et exposition du sujet.
§ 1. Moïse de Khorĕn; sa vie, ses ouvrages, ses tendances.
§ 2. Sources où a puisé Moïse: sources grecques, écrivains profanes, écrivains chrétiens.
§ 3. Sources chaldéennes ou nabatéennes; considérations générales. Age et importance du livre de Mar Ápaș Gadina. Sources syriaques.
§ 4. Sources arméniennes; les chants et les traditions populaires. Sources renfermées dans les anciennes archives de l'orient.
Conclusion.

Au moment où Moïse de Khorĕn contribuait si puissamment par ses lumières aux progrès de la littérature nationale en Arménie, une violente réaction s'opérait, parmi les lettrés de ce pays, contre la culture du syriaque, et un engouement extraordinaire, qui, chaque jour, prenait des développements plus rapides, se manifestait en faveur des écrits profanes et religieux des Grecs.

Dans un Mémoire précédent [1]), nous avons essayé de prouver qu'avant les premières années du Ve siècle,

1) Mémoire sur les origines de la culture des lettres en Arménie (Journal asiatique, 1861).



la langue arménienne ne fut jamais employée autrement que comme idiôme vulgaire, et que le peuple qui la parlait se servait pour écrire d'idiômes étrangers, soit araméens, soit ariens, comme le chaldéen ou nabatéen, — dont le prolongement devint à l'époque chrétienne le syriaque; — le pehlvi et le grec. Les plus anciens écrivains de l'Arménie, et entre autres Moïse de Khorĕn, le disent formellement. C'est au surplus ce qui explique l'absence d'un alphabet approprié à la langue arménienne, antérieurement à son apparition et à son développement comme idiôme savant, dans les premières années du. Ve siècle.

Durant le temps qui s'écoula entre l'adoption de la religion chrétienne par les Arméniens et l'apparition des premiers livres écrits en langue arménienne, tous les ouvrages qu'on attribue, soit à des étrangers fixés dans les contrées où la race d'Haïg était établie, soit à des Arméniens proprement dits, furent primitivement composés en chaldéen, en syriaque et en grec. L'époque où florissaient ces écrivains, leurs noms et les indications que l'on peut tirer de leurs ouvrages, prouvent, d'une part, qu'ils composèrent leurs livres dans des idiômes étrangers à l'Arménie, puisque l'arménien n'était alors qu'un langage exclusivement vulgaire et totalement dépourvu de signes graphiques; d'autre part ces différentes indications nous donnent à penser que ces écrivains n'étaient pas originaires de l'Arménie, sauf de rares exceptions, et que l'influence d'une culture araméenne semble se faire jour dans leurs compositions, c'est à dire qu'ils n'étaient pas étrangers à ce développement que les découvertes récentes des savants ont démontré avoir

eu son point de départ dans l'antique littérature de la Chaldée.

Dans le Mémoire précité, nous avons démontré: 1° que Mar Apas Catina avait écrit son Histoire d'Arménie, laquelle nous est parvenue en grande partie dans le livre principal de Moïse de Khorĕn, dans les deux idiômes, grec et syriaque; 2° que Lérupna (Ghéroupna) et Bardesane, appartenant tous deux à l'école d'Edesse, composèrent également leurs livres en syriaque, idiôme savant des chrétiens de la Mésopotamie et de la Syrie; 3° que le pontife grec Olympius (Oughioup) et Khorohpoud, Perse de naissance et secrétaire du roi Sassanide Sapor II (Schapour) rédigèrent leurs annales en langue hellénique. Tous ces écrivains vécurent antérieurement au IV[e] siècle de notre ère.

Les mêmes circonstances se reproduisent pendant le siècle suivant. Ce sont encore des écrivains étrangers à l'Arménie qui composèrent en grande partie des ouvrages ayant trait à l'histoire de ce pays, et chose remarquable, ces ouvrages furent aussi écrits en grec et en syriaque. En première ligne figurent Agathange (Ἀγαθαγγελος) secrétaire du roi d'Arménie Dertad (Tiridate) et son continuateur Faustus de Byzance (Φαυστος), dont les noms révèlent une origine hellénique, et dont les livres, de l'aveu même des Arméniens, furent d'abord composés et écrits en grec, avant d'être traduits en arménien dans le courant du V[e] siècle[2]). Ensuite apparaît Zénob de Klag, l'un des évêques syriens qui allèrent propager la foi évangélique au coeur même de l'Arménie et secondèrent

2) Sukias de Somal, Quadro della storia lett. di armenia, p. 10. — Storia di Agatangelo (Venise, 1843, in-8°), p. IX et suiv.

avec un zèle si admirable S. Grégoire-l'Illuminateur (լուսաւորիչ), premier patriarche de la nation arménienne. L'histoire de Zénob, écrite d'abord en syriaque, fut traduite aussi en arménien dès les premières années du Ve siècle.

Les autres écrivains du IVe siècle appartiennent à l'Arménie: ce sont S. Grégoire-l'Illuminateur et S. Jacques de Nisibe; S. Nersès-le-Grand et S. Isaac le Parthe, enfin S. Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien et le promoteur de la culture de l'idiôme national parmi ses compatriotes. Il ne paraît pas possible d'admettre, et cela d'après les raisons que nous avons données dans un Mémoire précédent, et qui sont résumées ici, que les écrits qui nous sont parvenus sous leurs noms aient été originairement composés en arménien. Tout nous porte à croire que ces écrits, traitant de matières purement religieuses, furent redigés d'abord en syriaque, idiôme qui, dans les premiers temps du christianisme, était commun aux Arméniens et aux Syriens. Et en effet on sait positivement que les Arméniens, aussitôt après leur conversion, se servirent d'abord de bibles syriaques[3]); que ce furent des prêtres syriens qui portèrent les premiers les lumières de la religion du Christ dans les contrées de l'Arménie, et que les premiers monastères fondés dans ce pays furent occupés par des moines venus de la Syrie et régis par des évêques originaires de cette contrée. Toutefois on peut croire que S. Mesrob qui avait doté la langue arménienne de ca-

3) Gorioun, dans Lazare de Pharbe, Hist. d'Arménie (Venise, 1793, in-12°), p. 25 — 26. — Saint-Martin, Mém. sur l'Arménie, t. I, p. 11 — 12.

ractères graphiques, fut le premier à donner les versions de ses propres écrits, et que cette innovation qui flattait l'amour-propre national, en élevant la langue arménienne au rang des idiômes savants, contribua beaucoup à déterminer l'école religieuse qui s'était formée dans les centres principaux de l'Arménie, à entreprendre les nombreuses traductions exécutées à partir des premières années du Ve siècle.

C'est au surplus ce genre de travail qui amena parmi les Arméniens un goût prononcé pour la culture des lettres, et contribua au développement si rapide et si extraordinaire de la littérature nationale qui, tout-à-coup, sans précédents appréciables, vint se placer presqu'à la hauteur du rang occupé depuis longtemps déjà par d'autres littératures, dont la formation et les développements avaient exigé une pratique de plusieurs siècles.

Nous avons exposé ailleurs les causes de ce mouvement extraordinaire, dont l'apparition ne se manifesta au plus tôt que dans la seconde moitié du IVe siècle. Nous avons démontré aussi comment l'idiôme arménien, après sa transformation de langue vulgaire en langue savante, contribua par son développement à amener une réaction des plus violentes contre la culture du syriaque et en même temps contre l'école chrétienne d'Edesse, réaction dont les effets eurent pour résultat de précipiter la langue et la littérature syriaques dans une décadence telle que, malgré les efforts des lettrés de la Mésopotamie qui les cultivaient, l'araméen chrétien de ce dernier pays ne put jamais se relever du coup terrible, qui lui avait été porté.

Il sortirait trop de notre cadre, de développer le sujet que nous venons d'indiquer ici sommairement; les détails en sont du reste consignés dans les remarquables travaux des savants de l'école orientale moderne. Il suffit de dire que cette question a été traitée par d'éminents et habiles critiques dont les noms font autorité en pareille matière; nous voulons parler de MM. W. Cureton et Ernest Renan. Le Mémoire que nous avons publié dans le *Journal Asiatique* résume au surplus les données contenues dans les ouvrages de ces savants orientalistes, et peut au besoin servir d'entrée en matière à la présente étude.

§ 1.

Moïse de Khorĕn appartient à cette classe de lettrés arméniens auxquels on a donné l'épithète de saints traducteurs, et qui s'étaient imposé la noble et glorieuse mission de faire passer dans l'idiôme national, jusqu'alors exclusivement concentré dans le domaine du vulgaire, les productions les plus remarquables de la littérature syriaque et de celle de la Grèce. [4])

Moïse fut un des nombreux disciples que Mesrob chargea de traduire les livres de l'Ancien-Testament sur le texte grec des Septante. Pendant une grande partie de sa vie, Moïse se livra avec ardeur à ce travail, et ce fut seulement vers l'année 433 de notre ère que l'oeuvre, à la fois religieuse et nationale, dont Mesrob avait conçu le plan, fut entièrement achevée. Moïse s'était du reste préparé de longue main à con-

4) Sukias de Somal, Quadro delle opere di vari autori anticamente trad. in armeno (Venise, 1825, 8°).

tribuer, pour une bonne part, à la version de la Bible; dès ses jeunes années, il avait entrepris de longs voyages dans l'intention de se perfectionner sous d'habiles maîtres, dans l'étude des langues syriaque et grecque. Travailleur infatigable, il avait exploré les bibliothèques et les archives des principales villes de la Syrie, de l'Egypte et de la Grèce[5]). Versé dans la connaissance des sciences profanes aussi bien que religieuses, il avait fini par acquérir une vaste et profonde érudition. L'antiquité païenne et profane, telle qu'on l'envisageait de son temps, lui était familière; il s'était en outre élevé au-dessus de l'esprit de son siècle avec cette intelligence supérieure dont les chrétiens lettrés des premiers siècles, et notamment les pères de l'église orientale, nous ont donné tant de preuves. A la fois, théologien, historien, rhétoricien, géographe et panégyriste[6]), on voit tour-à-tour Moïse exerçant sur différentes matières son esprit ardent et le pliant à toutes les exigences des sujets qu'il traita.

Lorsque Moïse eut achevé, avec ses compagnons, la traduction de la Bible, il entreprit de faire passer dans l'idiôme arménien plusieurs ouvrages. On lui attribue la traduction de la Chronique d'Eusèbe[7]), celle de la Vie d'Alexandre[8]) et de quelques autres écrits[9]). Toutefois, on ne saurait affirmer d'une manière certaine que c'est à lui qu'il faut reporter le

5) Moïse de Khorĕn, Histoire d'Arm., liv. III, ch. 61, 62.

6) Cf. les oeuvres complètes de Moïse de Khorĕn publiées à Venise, sous le titre: Սրբոյ Հօրն մերոյ Մովսիսի Խորենացւոյ մատենագրութիւնք (1843, 8°).

7) Sukias de Somal, ouv. cité, p. 9.

8) Storia di Mosé Corenese, pg. IX (Venise, 1850, 2e éd.).

9) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 65.

mérite de la version de la Chronique de l'évêque de Césarée, et le passage de son histoire, qui le donne à entendre, ne paraît pas décisif. [10])

Quoi qu'il en soit, ce fut sans aucun doute la lecture des livres de l'antiquité profane qui fit naître dans l'esprit de Moïse la pensée de composer l'Histoire d'Arménie, et si l'on peut émettre une conjecture à ce sujet, il est probable que ce fut surtout la Chronique d'Eusèbe, qui lui inspira l'idée d'entreprendre, selon le voeu d'Isaac Pacradouni, le récit des anciens temps; car on voit que Moïse fit à ce livre des emprunts considérables, et qu'il répète à plusieurs reprises dans son Histoire que c'est aux sources grecques qu'il a puisé tous ses renseignements. Mais avant de parler des ouvrages de l'Hérodote arménien, nous allons donner quelques détails sur sa vie, détails malheureusement fort incomplets, puisque sur un point capital, la durée de son existence, les historiens ne sont pas d'accord, et qu'on ignore et la date de sa naissance et celle de sa mort.

Moïse naquit dans le bourg de Khorni ou Khorĕn, dans le canton de Daron, province de Douroupéran. C'est du lieu de sa naissance que Moïse a été appelé Khorĕnatzi (Խորենացի). Comme tous les hommes lettrés de son époque, il appartenait à l'ordre ecclésiastique. S. Isaac (Sahag) et S. Mesrob, qui avaient reconnu en lui d'éminentes qualités et une intelligence très élevée, l'engagèrent à entreprendre de longs voyages pour se perfectionner dans la culture des lettres grecques et syriaques [11]). Pour ce but, Moïse vi-

10) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.
11) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 62.

sita successivement Edesse, Jérusalem, Alexandrie, Constantinople, Athènes et Rome, qui possédaient des écoles où accouraient de toutes parts de nombreux disciples, avides de s'instruire à la source des sciences profanes et religieuses et d'être initiés à l'étude de la philosophie qui alors était très florissante.

Après avoir séjourné à Edesse pendant quelque temps et compilé, dans les archives et dans les bibliothèques de cette ville, les trésors littéraires, que l'on y conservait, Moïse fit voile pour Alexandrie où il se perfectionna dans l'étude de la langue grecque et puisa les premières notions de la philosophie. On ne sait rien de ses différents séjours à Athènes, à Constantinople et à Rome.

Il serait très difficile de se faire une idée exacte du caractère de Moïse et de ses tendances, si parfois, dans le cours de ses récits, on ne découvrait les sentiments qui l'animaient, et si lui même ne s'interrompait de temps à autre, pour laisser tomber de son calam une pensée ou une parole que le lecteur saisit avec empressement, et qui lui permet de s'identifier autant que possible avec l'auteur et d'apprêcier les généreux élans de son coeur.

Dans tous ses écrits Moïse nous apparaît comme un homme d'une piété exemplaire, d'un esprit élevé et d'une humilité toute chrétienne. Aussi ses contemporains professaient-ils pour lui une sincère estime, et le prince Bagratide Isaac, qui fut plus tard marzban d'Arménie et chef de ses compatriotes révoltés contre les Perses, ne s'adresse-t-il à lui qu'en employant les marques d'un profond respect et en lui donnant le titre de ministre des grandeurs du Christ.

Si l'on s'en rapportait au témoignage de l'historien Thomas Ardzrouni [12]) et du chronographe Samuel d'Ani, Moïse aurait vécu près de cent-vingt ans; mais la critique, tout en accordant à ce personnage une vie assez longue, se refuse à admettre que Moïse ait prolongé son existence au-delà de quatre-vingts ans à-peu-près [13]). L'historien de l'Arménie eut une vieillesse pénible [14]), et c'est aux fatigues dues à ses longs voyages qu'il faut sans doute en attribuer la cause. Vers la fin de sa vie, en l'année 450, Moïse fut élevé à la dignité d'évêque [15]) et mourut dans le pays de Pakrévant, dans la province d'Aïrarat, au siége de son diocèse.

Moïse, outre les traductions qui lui sont attribuées, composa différents ouvrages religieux et profanes. On lui doit un traité des cérémonies de l'église d'Arménie, dont on trouve des fragments rapportés dans l'Histoire de Thomas Ardzrouni, des Hymnes et des Panégyriques [16]). Mais les travaux les plus importants que nous a laissés Moïse sont ses livres historiques et géographiques [17]). On a la preuve qu'il composa une histoire des événements qui suivirent la destruction de l'empire de l'Arménie, histoire aujourd'hui perdue, ainsi que les écrits philosophiques signalés par Guiragos de Kantzag. Moïse fit aussi un traité de réthorique, doublement précieux pour les règles qu'il renferme et pour le fragment des Péliades d'Eu-

12) Thomas Ardzr., liv. I.
13) Saint-Martin, Mém. sur l'Arm., t. II, p. 301 et 302.
14) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 65.
15) S.-Martin, Mém. sur l'Arménie, t. II, p. 302.
16) Cf. les oeuvres compl. de Moïse, publiées à Venise, p. 283.
17) Id. ibid. — S.-Martin, ouvr. cité, t. II, p. 312.

ripide qui y est rapporté[18]). On attribue encore à Moïse des préceptes de grammaire, dont Jean d'Erzinga a reproduit des passages, ainsi que les fragments d'une autre rhétorique, mais il paraît que ces derniers appartiennent plus vraisemblablement à un personnage du même nom, qui vécut dans le courant du VIIIe siècle. Enfin on sait que Moïse est l'auteur d'un livre de géographie, qui renferme des détails précieux sur la division politique de l'Arménie au Ve siècle, et qu'il composa à l'aide des livres de Ptolémée et de Pappus[19]). Pendant longtemps on a cru que cet ouvrage était postérieur à Moïse, parce que l'on n'avait pas reconnu les interpolations qui sont l'oeuvre d'un copiste versé dans la connaissance des sciences naturelles, et qui a ajouté de son crû différents renseignements relatifs aux productions des diverses contrées du monde connu des anciens[20]). Aujourd'hui le doute à cessé, et en tenant compte des interpolations du copiste anonyme dont nous venons de parler, on voit que le texte de la géographie qui nous est parvenue sous le nom de Moïse de Khorĕn, appartient sans nul doute à cet écrivain.

Mais le principal ouvrage de Moïse, son oeuvre capitale, est l'Histoire d'Arménie, Պատմութիւն Հայոց, qu'il composa à la prière d'Isaac Pacradouni[21]). C'est dans ce livre surtout que l'on saisit avec le plus de

---

18) Ce traité de rhétorique a été imprimé à Venise, en 1796 et en 1841.

19) Oeuvres de Moïse (Venise, 1843), p. 585.

20) S.-Martin, ouv. cit., t. II, p. 302 suiv.

21) 1re Edit., à Amsterdam (1696); puis à Londres, par les Fr. Whiston (1736); à Venise (1767, 1827, 1842, 1850); à Paris, Levaillant de Florival (1836 et 1841).

facilité le caractère de Moïse, et que l'on voit percer son amour pour son pays, son esprit de nationalité, sa haine pour l'étranger, son admiration pour les lettres grecques, son opposition contre la culture du syriaque et ses aspirations politiques. Il veut l'Arménie forte[22]) et signale sans déguisement les côtés faibles de sa nation; il réprimande avec sévérité les princes[23]) et les hommes qui, par leur conduite et leurs actions, ont été la cause des malheurs arrivés au pays[24]). Il prophétise les événements qui doivent s'accomplir et prévoit avec une grande lucidité les malheurs qui vont fondre sur sa patrie. Historien honnête et sincère, il ne cherche pas à dissimuler les fautes des princes; critique parfois très judicieux, il repousse les fables que d'autres ont débitées sur les origines nationales, et ne se laisse point persuader par les récits merveilleux qu'une tradition altérée a propagés parmi ses compatriotes[25]). Si parfois il enrégistre des faits qui ne lui inspirent qu'une médiocre confiance, il les signale pour mémoire, les intercale dans ses récits, sous forme d'appendice, et prévient le lecteur de se tenir en garde. On sent que Moïse, en rapportant des faits douteux, a voulu satisfaire la curiosité d'Isaac et prouver en même temps qu'il avait fait usage de toutes les sources, et qu'il n'en repoussait aucune de parti pris[26]). Moïse enrégistre les opinions de chaque auteur, quand il ne se sent pas assez convaincu pour

---

22) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 68.
23) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 55.
24) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 68.
25) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 30, 31 et II, ch. 8, 70.
26) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.

choisir celle qui lui semble la meilleure[27]). Il puise de préférence aux sources grecques[28]), mais il ne laisse pas de côté les chroniques et les chronologies rédigées par des étrangers, et il a aussi quelquefois recours aux archives[29]). Si les documents nationaux lui font défaut, il entreprend, mais rarement toutefois, le dépouillement des archives des villes, des villages et des particuliers[30]). Moïse aurait donc pu dire, comme Montaigne, au début de ses Essais: «C'est icy un livre de bonne foy.»

Moïse de Khorĕn est, sans contredit, le plus grand historien de sa nation, et ne fut jamais dépassé par ceux qui, à son exemple, entreprirent de recueillir les annales de l'Arménie. Guiragos de Kantzag prétend que c'était un homme aux conceptions hardies, et Thomas Ardzrouni dit qu'il était le plus docte de tous les Arméniens[31]). Assoghig le proclame un grand docteur, et Samuel d'Ani le qualifie d'historien très véridique.

Si quelques éminents critiques ont mis en doute la bonne foi et la véracité de Moïse de Khorĕn, c'est qu'ils n'ont point essayé de comparer ses récits avec ceux de Lazare de Pharbe, son contemporain, qui raconte plusieurs faits mentionnés par Moïse, sans que ces deux écrivains se soient jamais consultés[32]), et qu'ils n'ont point cherché à mettre en parallèle les

27) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4.
28) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2.
29) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.
30) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.
31) Thomas Ardzr., liv. I, ch. 14 et liv. II, à la fin.
32) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 53. — Cf. Storia di Mosé Cor., p. XIII.

données que nous fournit l'Hérodote de l'Arménie avec celles que nous trouvons consignées dans les écrits des Grecs et des Latins. Ses compatriotes qui ont été plus à même de le juger, et qui à toutes les époques ont eu recours à son livre, comme au seul recueil historique national qui offrît à leurs yeux les garanties les plus complètes de sincérité et d'exactitude, ont toujours désigné Moïse comme le père de leur histoire; S.-Nersès le Gracieux, շնորհալի, le prit pour guide lorsqu'il composa en vers l'histoire d'Arménie[33]), et Jean VI Catholicos résuma dans la première partie de ses annales le livre de Moïse de Khorĕn.[34])

Nous avons fait observer que Moïse avait toujours témoigné une préférence marquée pour la littérature grecque, et qu'il s'efforça, autant qu'il le put, de combattre l'influence de la culture du syriaque parmi ses compatriotes. Son style se ressent beaucoup de la lecture des livres grecs, et il paraît tout-à-fait opposé à cette rhétorique pompeuse et de mauvais goût qui appartient en propre au génie araméen. Si, à de rares intervalles, Moïse laisse échapper des comparaisons bizarres, comme, par exemple, celle de la ville d'Erouantaguerd avec les yeux et la bouche d'une jeune fille[35]); cette autre, où il assimile l'enseignement à l'effusion des rayons célestes, et enfin ses recherches dans les archives à une navigation sur des abîmes[36]), on doit croire qu'il s'inspirait des réminis-

33) Sukias de Somal, Quadro, p. 84.
34) Jean Cathol. Hist. d'Arm., ch. 1, à 10.
35) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 42.
36) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 62.

cences des poésies nationales, ou qu'il était sous l'influence d'une grande exaltation poétique; car on ne pourrait admettre que l'homme qui avait le premier posé les règles d'une rhétorique presque hellénique, eût semé son langage de fleurs vulgaires, dont le parfum eût répugné à son goût délicat, formé à la culture des lettres grecques.

Le style de Moïse est concis sans être aride, et il est rare de rencontrer chez lui des phrases obscures, des périodes embarrassées, des expressions hazardées ou impropres, dont il s'excuse lui-même en disant que le temps lui a manqué pour faire un choix des mots et un emploi rigoureux des termes.[37])

Si l'on en croit Thomas Ardzrouni, l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorĕn formait autrefois quatre livres, dont les trois premiers seulement nous sont parvenus. Dans le premier, Moïse discute la succession des héros et des rois de la première dynastie issue de Haïg, qu'il rattache aux généalogies bibliques, et s'arrête à l'avénement du premier monarque de la dynastie Arsacide d'Arménie. Le second livre commence au règne de Vagharschag (Valarsarce) et se termine à la mort de Dertad, le premier roi chrétien du pays. Le troisième comprend la série des événements accomplis depuis Chosroès II (Khosrow) jusqu'à la mort des SS. Isaac et Mesrob, survenue en 441 de notre ère. Quant au quatrième livre, dont il ne reste aucun fragment, on sait qu'il contenait la relation des événements qui amenèrent la destruction du royaume des Arsacides et la série des faits accomplis en Ar-

37) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 65.

ménie jusqu'au règne de l'empereur Zénon; c'est du moins ce que constate Tomas Ardzrouni dans son Histoire. Toutefois on doit croire que Moïse ne prolongea point ses récits jusqu'à cette époque, et il paraît plus naturel de supposer que le dernier livre de notre historien fut laissé inachevé, ou bien qu'un de ses disciples se chargea de le terminer et dépassa le cadre que Moïse s'était tracé. Cette hypothèse s'expliquerait, au surplus, par la perte de ce quatrième livre, qu'à une époque ancienne déjà les Arméniens auraient regardé comme apocryphe, puisqu'ils auraient négligé de le transcrire, soit que la rédaction fût inférieure à celle des premiers livres, soit que la fin de l'oeuvre de Moïse ne présentât pas d'éléments suffisants pour être utilement mis en lumière.

Quoi qu'il en soit, la perte du quatrième livre de l'Histoire de Moïse, n'est pas aussi regrettable qu'on pourrait le croire, puisque nous trouvons dans les oeuvres des historiens postérieurs de quoi suppléer à la lacune que signalent les bibliographes arméniens, et qu'il est fort probable que les notes de Moïse ou la continuation de son Histoire, par un de ses disciples, ont été sans aucun doute mises à profit par les écrivains des siècles qui suivirent la grande époque de la littérature nationale.

§ 2.

C'est aux sources grecques que Moïse de Khorĕn puisa de préférence les éléments de son Histoire, si l'on s'en rapporte à son témoignage[38]). Quand les

38) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2.

écrivains grecs lui faisaient défaut, ou lorsqu'il ne trouvait à leur emprunter aucun fait relatif aux annales de l'Arménie, il avait alors recours à d'autres sources. Cependant, à part quelques rares citations prises dans les chants populaires de la nation, et qui s'étaient conservés par la tradition, à part aussi les précieux renseignements contenus dans un ouvrage chaldéen dont Mar Apas Gadina avait extrait les annales antiques du royaume fondé par les dynastes haïgiens, Moïse n'à consulté que des autorités helléniques. A plusieurs reprises il insiste sur ce fait en disant, que c'est aux sources grecques qu'il a eu prin cipalement recours, voire même aux versions grecques des ouvrages écrits d'abord dans d'autres idiômes. Cette préférence de Moïse pour la littérature des Grecs s'explique du reste facilement: on sait que le père de l'histoire d'Arménie appartenait à l'école savante qui contribua surtout à répandre parmi les Arméniens le goût des lettres grecques, et qu'il fut aussi un des plus zélés adversaires de la littérature syriaque et le promoteur le plus actif de la réaction qu s'opéra au Ve siècle contre les Syriens. [39])

Il résulte de l'aveu même de Moïse de Khorĕn qu'il fit usage des cinq sources suivantes: 1° des sources grecques profanes, d'une façon toute particulière; 2° des sources chaldéennes profanes et païennes, d'après des versions grecques; 3° des sources syriaques, d'après des traductions grecques qui existaient en grand nombre de son temps; 4° des chants traditionnels que le peu-

---

39) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 64. — Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. IV, p. 279.

ple arménien conservait de mémoire, et 5° enfin des documents renfermés dans les archives d'Edesse.

Nous étudierons chacune des sources où notre auteur a puisé les éléments de son Histoire, et nous essayerons de démontrer combien a été grand le service que Moïse a rendu en compilant les annales des peuples de l'Asie, qu'il a consultées; combien enfin son livre est précieux à tous égards, puisqu'il nous a conservé le souvenir de faits restés inconnus aux écrivains de l'antiquité classique, et qu'il nous a transmis des fragments d'ouvrages chaldéens et grecs perdus, dont la réunion pourra un jour servir à donner un supplément au travail, si consciencieusement élaboré, de M. Ch. Muller. [40])

Nous avons dit précédemment que Moïse, qu'on regarde assez généralement comme l'auteur de la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, s'était sans doute inspiré de la lecture de cet ouvrage pour écrire les origines de l'histoire de sa patrie. Moïse vivait en effet à une époque où les idées étaient tournées vers un syncrétisme assez grossier, qui explique comment les anciens annalistes chrétiens résolurent le difficile problème, de rattacher aux filiations bibliques les généalogies nationales et de faire remonter à une source commune ces longues générations demi-heroïques, demi-historiques, dont les traditions avaient consacré l'existence. [41])

Tous les peuples chrétiens de l'Asie, qui se trouvèrent en présence de cette difficulté font remonter

---

40) Fragmenta histor. graecor. (4 vol. gr. in 8°, Didot).

41) Renan, Mémoire sur Sanchoniathon, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XXIII (1858), p. 327.

leurs origines au patriarche Noé, et c'est à l'un de ses trois fils que se rattachent les descendances nationales. Les Arméniens font descendre l'éponyme de leur race, Haïg, de Japhet, qu'ils réunissent par un lien de parenté fort difficile à saisir. Moïse lui même constate l'existence d'un personnage dont la mention ne se rencontre nulle part dans la Bible, et ne peut s'empêcher de remarquer que c'est sur la foi d'un savant Syrien qu'il a dressé sa généalogie des patriarches de la nation arménienne. [42])

Cette méthode syncrétique qui permettait de trancher une aussi grave question que celle des origines des peuples, bien qu'elle ait été sanctionnée par la croyance des siècles, a subi, dans les derniers temps surtout, le contrôle de la critique, et l'exégèse s'est efforcée de discuter, pièce à pièce, chacune de ces généalogies mixtes où l'élément biblique, au moyen d'un procédé artificiel, venait se confondre dans l'élément profane et donnait naissance à une théorie, ingénieuse sans doute, mais nullement en rapport avec les données que la critique a admises, en se fondant sur les grands principes de la science philosophique, contrôlés par les découvertes philologiques modernes.

Moïse, d'une part, se trouvait en présence de la généalogie contenue dans le Xe chapitre de la Genèse, et d'autre part il avait en face de lui les traditions nationales. D'après les idées professées de son temps, il lui fallait rattacher la succession des héros et des rois de la race de Haïg à la descendance de Noé et de Japhet. On peut voir dans les premiers chapitres de

42) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.

son Histoire le procédé qu'il employa[43]) et l'autorité qu'il invoque pour intercaler, entre Gomer et Thorgom, un personnage mythique, Thiras, que la Genèse ne nomme pas, et qui sert de trait d'union entre les fils de Noé et Haïg, l'éponyme de l'Arménie.

Assurément Moïse, en combinant ainsi l'arbre généalogique de l'Arménie, ne fit que reproduire des traditions antérieures, et en scrutant dans l'histoire, aux sources où il eut recours pour arriver à dresser le tableau des descendances nationales, on voit bien vîte quelle fut l'influence exercée par Eusèbe sur ses déterminations. Moïse l'a avoué: les origines de sa patrie ont été pour lui une source d'embarras, l'eclectisme le plus illogique lui a semblé le seul moyen de sortir de la difficulté où il se trouvait enfermé[44]). Sa connaissance des livres profanes, sa foi dans les récits des livres saints, l'impossibilité de contrôler les sources, les influences d'une école religieuse dont les principes étaient arrêtés depuis un certain temps déjà, le forçaient à ne pas s'écarter de la ligne tracée par les écrits des premiers pères de l'église. Il fallait prendre un parti: Eusèbe lui servit de guide. «Je commencerai, dit-il, par où ont commencé les autres historiens, selon le Christ et selon l'église[45]).» N'est-ce pas là la preuve évidente que Moïse avait sous les yeux le texte d'un ouvrage composé par un chrétien, et que les écrits des auteurs profanes qu'il invoque plus tard, il ne les a consultés que parce qu'Eusèbe lui-même en avait fait usage? Voici en effet un nouveau té-

43) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4 et 5.
44) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3 et 4.
45) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.

moignage: «Je regarde, dit Moïse, comme superflu de répéter les fables des auteurs profanes au sujet du commencement, et ne reproduis que (les renseignements relatifs) aux temps postérieurs et aux personnages connus, auxquels se rapportent les divines écritures...... [46]).» Cependant Moïse, poursuivant sa narration, ne cite point d'auteurs chrétiens pour les temps primitifs, et au contraire il mentionne Bérose, Alexandre Polyhistor, Abydène et Céphalion, dont les écrits lui fournirent, ainsi que nous le verrons, l'occasion de discuter de graves questions et de mettre en parallèle les données contenues dans la Bible et celles qui se trouvent dans les écrits de l'antiquité païenne.

Les noms de Bérose et des autres historiens que nous venons de rappeler, que Moïse a consignés dans son livre, viennent confirmer d'une manière formelle l'opinion que nous émettons relativement à l'usage que fit cet auteur, de la Chronique de l'évêque de Césarée. En effet ce sont les mêmes autorités qu'invoque Eusèbe dans la première partie de son livre [47]). Il ne faut donc pas prendre à la lettre ce que dit Moïse, relativement aux recherches qu'il aurait faites dans chacun des historiens profanes qu'il a invoqués [48]), et à ce propos, nous ferons observer qu'il est très vraisemblable qu'il s'en rapporta au témoignage d'Eusèbe, qui avait traité la question des origines des peuples dans un sens analogue à celui que Moïse adopta plus tard; car déjà au temps où vivait l'Hérodote arménien, beaucoup des livres consultés par

46) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.
47) Eusèbe, Chronique, t. I (éd. Aucher, Venise 1818), p. 10 et suiv.
48) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4.

Eusèbe, tels que les écrits de Bérose et un traité d'Abydène, n'existaient plus[49]). Nous savons du reste que l'évêque de Césarée ne consulta des écrits de Bérose que les fragments qu'avait transcrits Alexandre Polyhistor[50]), et Moïse dit lui même, en parlant d'Abydène, que le premier recueil de généalogies détaillées de cet écrivain a été anéanti: և զայս մեզ Աբիւդենոս յիւրում առաջնում արձանականի ՚ի մանր ազգաբանութեան ասէ զոր աստ ուրեմն յետոյ ոմանք բարձին[51]). Nous ne prétendons pas cependant affirmer que Moïse ne recourut jamais aux sources originales consultées par Eusèbe; car nous avons la preuve qu'en dehors de Bérose et d'Abydène, l'historien arménien vérifia au texte même de plusieurs écrivains, puisqu'il cite des passages des ouvrages de plusieurs auteurs que l'auteur de la Chronique n'a pas rapportés. Toutefois, il paraît certain que c'est dans l'ouvrage d'Eusèbe que Moïse s'est inspiré pour écrire les sept premiers chapitres de son histoire; puis il a consulté quelques-uns des auteurs cités par l'évêque de Césarée, et il en a extrait certains passages qu'on ne trouve rapportés que dans son propre livre.

Mais ici se présente une grave question: on se demande pourquoi Moïse, écrivain loyal et sincère, ne cite pas une seule fois Eusèbe dans ses sept premiers chapitres, et ne prononce son nom que plus tard, alors que son récit nous a transportés déjà à une époque fort éloignée des origines du monde et des migrations des peuples[52]); pourquoi enfin il mentionne

49) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.
50) Eusèbe, Chron., t. I, p. 10.
51) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.
52) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

Bérose, le Polyhistor, Abydène et Céphalion, dont Eusèbe lui révéla le premier les ouvrages, et semble vouloir laisser ignorer qu'il a fait usage de la Chronique de l'évêque de Césarée. Des critiques sévères n'hésiteraient pas sur ce point à accuser la bonne foi de Moïse; mais nous croyons plutôt qu'il y a eu oubli involontaire de sa part. Qui sait même si un copiste n'a point, par mégarde, omis quelques lignes en transcrivant le manuscrit qu'il avait sous les yeux? qui pourrait affirmer que le texte de Moïse, s'il a subi ici par exemple une mutilation, n'a point été grossi ailleurs par quelques additions? On sait que la Géographie de Moïse fut remaniée par un homme versé dans l'étude et la connaissance des sciences naturelles [53]): rien n'empêche donc de supposer que son histoire a pu aussi être altérée en quelques parties par un copiste, dans une intention qu'il nous est impossible d'apprécier!

Si les preuves que nous avons réunies à l'appui de la thèse que nous soutenons, relativement aux emprunts faits par Moïse de Khorĕn à Eusèbe, paraissaient insuffisantes, il en est une qui fera cesser tous les doutes. Moïse, dans un passage de son histoire, n'a point cherché à dissimuler les emprunts qu'il a faits à la Chronique de l'évêque de Césarée; car il reproduit textuellement, d'après la version arménienne de cet ouvrage, les phrases, les tournures et les expressions mêmes dont s'est servi le traducteur d'Eusèbe: d'où l'on peut conclure, que Moïse ne travailla point sur le texte grec de la Chronique, mais sur la version même, dont on le croit l'auteur.

---

53) Saint Martin, Mém. sur l'Arm., t. II, p. 305.

Dans la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe, que nous mettons en parallèle avec le texte de Moïse, on remarquera qu'il s'agit d'un passage d'Abydène, relatif à Alorus, passage dont le Syncelle nous a aussi conservé la teneur, et qui est extrait du chapitre qui traite du premier empire des Chaldéens:

Version d'Eusèbe (éd. Aucher, p. 46–47).

զի զնա ժողովրդեանն ամենախնամն ած եցոյց հովիւ. որ թագաւորեաց շարս Ժ։ և շարն է վ. և ռ̃. ամ։

Texte de Moïse de Khorĕn, I, 4.

և զնա ամենախնամն ած եցոյց հովիւ և առաջնորդ ժողովրդեանն. թագաւորեաց Աղովրոս շարս տասն. որ լինին ամք երեսուն և վեց հազար.

Texte de Syncelle, p. 30.

Αλωρος . . . ὅτι μιν τοῦ λεῶ ποιμένα ὁ ϑεὸς ἀποδεῖξαι. βασιλεῦσαι δὲ σάρους ῑ.

Nous n'insisterons pas d'avantage sur ce point dont la conclusion nous a paru décisive.

Nous allons maintenant passer en revue la liste des auteurs grecs, que Moïse a mentionnés dans son Histoire, en signalant les passages qui n'ont point été recueillis par les compilateurs, et dont le texte ne se trouve que chez notre historien qui en a donné une version arménienne. En même temps, nous rappellerons les noms des écrivains grecs aujourd'hui perdus, dont Moïse a aussi compulsé les ouvrages, et dont il n'a rapporté aucun fragment. On sera étonné, en parcourant la liste de ces noms, de voir que plusieurs d'entre eux sont tout-à-fait inconnus aujourd'hui.

Parmi les écrivains profanes cités par Moïse, d'après la Chronique d'Eusèbe, figure Bérose, ou plutôt son

compilateur Alexandre Polyhistor qui vivait dans le premier siècle avant notre ère[54]), et dont les nombreux ouvrages sont en grande partie perdus[55]). Les livres du Polyhistor jouissaient dans l'antiquité d'une grande faveur, et les anciens nous en ont transmis des passages fort précieux[56]), provenant en grande partie des Χαλδαϊκά ou Ἀσσυριακά, et de son traité περὶ Ἰουδαίων. Moïse n'en a rapporté aucun fragment.[57])

L'historien de l'Arménie cite Josèphe à différentes reprises et paraît avoir parfaitement connu les oeuvres de cet écrivain[58]). Il signale, entre autres détails: 1° les colonnes dont la tradition attribuait l'érection à Seth, en vue des événements futurs[59]); 2° l'autorité de Josèphe, confirmant les récits contenus dans le 5e livre de la chronologie de Jules l'Africain[60]), et 3° enfin, il donne un fragment composé de quelques mots seulement, qui attestent l'exactitude d'un passage de l'historien juif, relativement à la mort de Mithridate, que Pompée apprit auprès de Jéricho.[61])

C'est encore d'après l'autorité d'Eusèbe que Moïse cite l'histoire de Céphalion[62]), au texte duquel il eut recours ensuite à-propos d'un passage qu'il rapporte, passage que ni Eusèbe, ni Jean Malala, ni le Syncelle,

---

54) Ch. Muller, Fragm. hist. gr., t. II, p. 206.
55) Id. ibid., p. 207 — 209.
56) Id. ibid., p. 210 — 244.
57) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4.
58) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 4; liv. II, ch. 10, 15.
59) Josèphe, Ant. jud., liv. I, et Vartan, Hist. univ. (en arménien).
60) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.
61) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 15. — Josèphe, Bell. judaïc., liv. I, ch. 6.
62) Cf. Photius, cod. 68 Biblioth. (éd. Bekk.), p. 34, et Eusèbe, Chr., t. I, p. 89, note.

n'ont reproduit dans leurs ouvrages[63]). Il est vraisemblable que le passage que Moïse a intercalé dans ses récits est le commencement même de l'Introduction des Ἱστορίαι ἐν βίβλοις ἐννέα, qui précédait le chapitre intitulé Κλειώ, du nom de la première Muse[64]):

Մանր զամենայնն յիսկզբան մերոյ աշխատութեանս սկսաք գրել զազգաբանութիւնսն ՚ի դիւանացն արքունի. այլ առաք հրաման ՚ի թագաւորաց՝ թողուլ զաննշանից և զվատաց արանց ՚ի հնոցն զյիշատակն, և գրել միայն զքաջս և զիմաստունս և զաշխարհակալս նախնիս, և մի յանպէտս զժամանակս մեր ծախել. և զայլսն ։

«A l'origine de notre entreprise, nous avions commencé à écrire toutes les généalogies, même celles d'individus ordinaires, d'après les archives royales; mais nous avons reçu ordre des rois, de laisser de côté la mémoire de ces hommes sans importance, comme sans valeur dans les temps antiques; d'inscrire seulement (les noms) des hommes généreux, des sages, des conquérants, et de ne pas dépenser notre temps en pure perte, etc.»

Dans un autre chapitre, Moïse a fait usage aussi des écrits de Céphalion, qu'il cite[65]) à-propos de l'histoire de Sémiramis et de la guerre qu'elle aurait entreprise dans les Indes[66]). Il doute même de leur exactitude, et pour ne pas prêter à rire, dit-il, il préfère s'en rapporter aux documents recueillis par Mar Apas Gadina, et qui lui paraissent plus certains.

---

63) Cf. Muller, Fragm., t. III, p. 625 — 631.
64) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 5.
65) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 17.
66) Cf. le Syncelle, p.167 a, et Muller, Fragm., t. II, p. 625 et suiv.

Moïse parle, dans ses récits, des Sibylles, et tout en rattachant à Bérose celle dont les oracles étaient parvenus à sa connaissance sous le nom de Sibylle Bérosienne, il donne à entendre que cette source de documents était plus sûre que les assertions de beaucoup d'historiens.[67]) Eusèbe avait aussi puisé aux mêmes sources et cite aussi la Sibylle Bérosienne d'après le Polyhistor[68]); mais on voit, par le passage de Moïse, qu'il avait recouru au texte même des oracles sibyllins, puisque le fragment qu'il nous a transmis diffère essentiellement de celui rapporté par Eusèbe. Il s'agit, dans le texte de Moïse, de Zérouan, de Titan et de Japhet, et de la guerre que ces derniers intentèrent à Zérouan qui prétendait s'ériger en maître et dominer le monde.

On sait toute l'importance que les anciens attachaient aux prophéties des Sibylles, et avec quel soin ils recueillaient les réponses souvent énigmatiques des oracles répandus sur tous les points de la Grèce, de l'Asie et de l'Egypte. Du temps de Varron on comptait plus de dix Sibylles, dont les oracles, transcrits sur des régistres, étaient conservés dans les temples de Rome et sont en partie venus jusqu'à nous[69]). Parmi les dix Sibylles mentionnées par Varron, la Sibylle de Perse ou de Chaldée, qui était la première, était rattachée à Noé. On ne peut douter que la légende qui entourait le mythe de cette Sibylle chaldéenne ne soit un emprunt fait aux anciennes traditions de la Babylonie, et ne date de l'époque syncré-

67) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.
68) Eusèbe, Chron., liv. I, p. 38 — 39.
69) Ch. Alexandre, Oracula sibyllina (éd. Didot).

tique qui précéda immédiatement notre ère, époque durant laquelle on s'était appliqué à combiner, avec les généalogies bibliques, les fabuleuses descendances imaginées par les Chaldéens. M. Renan a démontré que toute la science babylonienne, par suite d'une décadenee à laquelle le développement de la littérature grecque en orient ne fut pas étrangère, a été la cause, dans les premiers siècles de notre ère, de la création de légendes chimériques, d'ouvrages empreints de folles extravagances, qui ont amené plus tard le gnosticisme et la cabale[70]). Les oracles sibyllins de la Chaldée sont peut-être un des produits de la littérature chaldéenne, entrée dans sa période de décadence. On peut même supposer que c'est durant cette période, que l'on a attribué à des personnages historiques des légendes fabuleuses, et mis sur le compte d'un même écrivain toutes les antiques productions intellectuelles d'une grande époque oubliée.

Les témoignages invoqués par Moïse de Khorĕn, après le règne d'Arschag Ier, sont empruntés à des écrivains grecs, dont les noms seulement nous sont parvenus, et dont les écrits sont en grande partie perdus, sauf quelques-uns, dont les livres ont survécu au temps, et qui nous ont été conservés par les compilateurs des premiers siècles de notre ère.

En première ligne, Moïse cite Hippolyte, Հիւպողիտայ[71]), écrivain sur lequel nous n'avons aucun renseignement, et dont le nom seul nous a été transmis

70) Renan, Mémoire sur l'âge du livre intitulé: Agriculture Nabatéenne, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Bell.-Lettr., t. 24, 1re partie (1859).

71) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

avec ceux de Josèphe et de Jules l'Africain. M. Ch. Muller a ignoré complètement jusqu'au nom de ce personnage, dont les écrits furent anéantis vraisemblablement à une époque voisine du temps où vivait Moïse; car nous ne croyons pas que l'historien de l'Arménie ait voulu parler ici des écrits de S. Hippolyte, dont Photius nous a conservé une partie.[72])

Moïse cite ensuite Manéthon, à-propos de Nectanébo, qu'il dit être le père d'Alexandre-le-Grand[73]). Il est probable que cette tradition qui se trouve chez le Pseudo-Callisthènes et chez les écrivains de cette école, ne provient pas du fait de Manéthon, comme le suppose Moïse; mais on peut croire que cet écrivain, sur la foi d'une autorité sans valeur, ou par inadvertance, aura attribué cette fausse origine à l'auteur des Αἰγυπτιακά.[74])

Les opinions des anciens différaient relativement à la guerre que Cyrus fit à Crésus, et Moïse cite à ce propos des fragments de plusieurs historiens grecs, que les compilateurs n'ont pas recueillis[75]). Selon certains historiens consultés par Moïse, ce serait non pas Cyrus, mais Ardaschès, roi d'Arménie, qui aurait mis à mort le roi de Lydie, et à ce sujet l'historien de l'Arménie invoque le temoignage de Polycrate, d'Evagre, de Camadrus et d'un quatrième historien qu'il appelle Phlédon, Փղեսոնիոս, mais qui ne doit être autre que l'écrivain Phlégon dont le nom a été dénaturé par un copiste.

72) Photius, Bibl.
73) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 13,
74) Muller, Fragm., t. II, p. 597.
75) Moïse de Khorĕn, liv. II, Ch. 13.

Polycrate, Պոլիկրատէս, est un de ces écrivains dont il ne reste pour ainsi dire que le nom. Athénée nous a transmis le passage d'un livre de cet historien qui composa vraisemblablement plusieurs ouvrages[76]). Le fragment conservé par Athénée est extrait des Λακωνικά, tandis que celui de Moïse paraît appartenir à une autre histoire[77]) qui devait principalement relater les événements accomplis en Asie depuis une époque fort ancienne. Voici le passage de Polycrate, tel que Moïse nous l'a conservé dans le texte arménien:

Վեհ ինձ Արտաշէս պարթեւ քան զմակեդոնացին Աղեքսանդր, զի կալով յիւրում աշխարհին, իշխեաց Թեբայ եւ Բաբելոնի. եւ չեւ ընդ Ալիոս գետ անցեալ զլիւդականն սատակեաց զզօրս, եւ կալաւ զԿրիւսոս. եւ յառաջ քան յԱսիայ հասանելն յԱտտիկէ դղեկին քարոզեցաւ։ Աւա՛ղ բախտին. միայն թէ ի տէրութեանն եւ ոչ ի փախստեանն էր վախճանեալ։

«Ardaschès le Parthe me paraît supérieur à Alexandre de Macédoine, parce que tout en restant dans son pays, il commanda à Thèbes et à Babylone; sans traverser le fleuve Halys, il tailla en pièces les troupes lydiennes et fit Crésus prisonnier; avant son arrivée en Asie, son nom était connu et publié dans l'Attique. Malheur à sa destinée; si du moins il était mort sur le trône et non pas après une défaite!»

Evagrus, Եւագարոս, est sans doute le nom altéré d'Evagoras, Եւագորաս, qu'une transposition de voyelles a dénaturé[78]), et l'on peut croire qu'il s'agit de cet Evagoras qui composa une Histoire des Egyp-

76) Athénée, Op., t. IV, p. 139.
77) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 13.
78) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 13.

tiens, dont parle Suidas, et dont les nombreux ouvrages furent mis à profit par Pline. Moïse en rapporte un assez long fragment, que voici:

Փոքր Աղեքսանդրի և Դարեհի պատերազմ առ Արտաշիսին բաղդատեալ. քանզի նոցայն ոչ փոշւոյն մաքուր երևէր լոյս տուընջեանն, այլ սա ծածկեաց նետաձգութեամբն և ստուերացոյց զարեգակն, ձեռագործ գիշեր զմիջօրէիւ արարեալ։ Ոչ փախստեայ համբաւաբեր՝ լիւդացւոցն թողեալ. այլ և զթագաւորն նոցին զԿրիւսոս 'ի տապակի հրամայեաց կացուցանել։ Վասն սորա և ոչ ուխք զգետն ստուարացուցին, արբմամբն 'ի ձմեռնային նուազութիւն իջուցանելով. վասն զի և զթուոցն եցոյց տկար՝ բազմութեամբ զօրացն, մինչ զի չափոյ պէտք եղեն առաւել քան զհամարոյ։ Ընդ այս ոչ հպարտացեալ, այլ արտասուեաց ասելով. Աւաղ փառացս անցաւորի։

«La guerre d'Alexandre et de Darius est peu de chose comparativement à celles que fit Ardaschès; car la première, soulevée par la marche d'Alexandre et de Darius, obscurcissait la clarté du jour; mais Ardaschès déroba la vue du soleil par la multitude des flèches qu'il lança, et produisit les ténèbres, faisant ainsi, par l'oeuvre des mains de l'homme, la nuit au milieu du jour. Il ne laisse pas un seul des Lydiens fuir et porter la nouvelle de leur défaite; il fait mettre leur roi Crésus dans une chaudière de fer. A cause d'Ardaschès les torrents ne grossirent pas le fleuve; les eaux, absorbées en grande partie par les soldats, étaient descendues au point de décroissance où elles arrivent en hiver. Ardaschès rendit impuissante la valeur des chiffres devant la multitude de ses troupes, au point qu'il fallut avoir recours aux mesures plutôt

qu'aux nombres. Loin de se glorifier de tout cela, Ardaschès gémissait en disant: «O malheur, ma gloire est passagère!»

Camadrus, Կամադրոս[79]), dont l'Histoire est aussi perdue, avait composé un ouvrage relatif aux annales de l'Asie. Moïse ne dit rien de cet écrivain dont les classiques et les bibliographes n'ont point même rapporté le nom. Il en cite un passage, toujours relatif à la guerre d'Ardaschès contre Crésus:

Խրոխտանք լինէին հպարտացելոցն Լիւդացւոց, Կրիսոսեայ Պիւթեայ հարցուկին պատասխանելովն. Կրիսոս անցեալ ընդ Ալիս գետ, քակեսցէ զիշխանութիւնս: Օ՜ որ նորա զօտարաց կարծեցեալ, զիւրն քակէ: Քանզի կալեալ զնա պարթևին Արտաշիսի, հրամայեաց հանել յերկաթեղէն տապակ: Իսկ Կրիսոսի յիշեալ զբան Սողոնի աթենացւոյ, ասէ յիւր լեզուն. Ո՛վ Սողոն Սողոն, գեղեցիկ բարբառեցար, ոչ երանել զբարեբախտութիւն մարդոյ, մինչև ցվախճան: Զայս լուեալ որ մերձն կային, պատմեցին Արտաշիսի, եթէ զնոր՝ ոմն աստուած կարդայ Կրիսոս. և գթացեալ Արտաշիսի, հրամայեաց ածել, և հարցեալ և ուսեալ, թէ զինչ է որ ազդակեացն, հրամայեաց ներել զամանջանսն:

«Dans leur orgueil, les Lydiens se laissèrent tromper par la réponse de l'oracle pythéen à Crésus: «Crésus, en passant le fleuve Halys, brisera la puissance!» Crésus entendait la puissance des ennemis, il se brise lui-même; fait captif par Ardaschès le Parthe, il est jeté dans une chaudière de fer. Alors Crésus, se rappelant les paroles de Solon l'Athénien, dit en sa langue:

79) Moïse de Khoren, liv. II, ch. 13.

«Solon, Solon, tu avais bien raison de ne pas vouloir proclamer qu'un homme est heureux avant de connaître sa fin.» Ce que les plus rapprochés d'entre les spectateurs ayant entendu, ils allèrent rapporter à Ardaschès que Crésus invoquait quelque nouveau dieu. Ardaschès, touché de compassion, se fit amener le captif, l'interrogea, et ayant appris ce que signifiait son appel, il suspendit les tourments et ordonna qu'on les fit cesser.»

Phlédon, ou plus vraisemblablement Phlégon, Փղեգոնիոս, doit être l'historien natif de Tralles, dont Suidas, Etienne de Byzance, Jules l'Africain, cité par Eusèbe, Photius, Origène, le Syncelle, Constantin Porphyrogénète et Evagrius[80]) nous ont conservé des fragments[81]). Le passage relatif à Ardaschès, rapporté par Moïse de Khorĕn[82]), est complètement neuf, et appartient probablement au livre des Olympiades:

Ասնայն Թագաւորաց հումկու եղեալ պարթեւն Արտաշէս, և ոչ միայն զԼիւդացիս վանեալ և զԿրիւսոս կապեալ, այլ յԵլլէսպոնտոս և ի Թրակէ զամբերացն փոխեաց զբնութիւն. Ծովագնաց ընդ երկիր բերեալ լինէր, և ընդ ծով հետեւանելով. Թեսաղացւոցն ապականելով, և համբաւն հիացուցանէր զՀելլենականն։ Կործանեաց զԼակեդեմոնացիս, փախոյց զփոկեցացիս, զԼոկրացիք անձնատուրք եղեն, բիւտացիք միսն են ի կազմածոյ նորա. առ հասարակ նմա Ելլադայ մատուցանէր զահն։ Յետ փոքու ժամանակի աղէտք անցին զամենեքումբք. ոչ այնքան Թշուառացաւ Կիւրոս ընդ Մասքութս պատերազմելով,

80) Hist. Eccl., I, 20.
81) Muller, Fragm. t. III, p. 602 et suiv.
82) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 13.

ոչ այսպիսի կիրս կրեաց Դարեհ՝ ՚ի սկիւթացւոցն պահուստ, և ոչ Կամբիւսէս յեթովպացիս. փոքր և Քսերքսէսն յԵլլադայ զօրու երթալն, թողլով՚ նոցա զգանձս և զխորանս, միայն կենդանի փախուցեալ մազապուր։ Այլ սա մեծամեծ յաղթանակօք պանծացեալ, ՚ի յիւրոց զօրացն խողխողի։

«Le Parthe Ardaschès, le plus puissant de tous les rois, non-seulement défit les Lydiens, fit prisonnier Crésus, mais encore dans l'Hellespont, dans la Thrace, il changea la nature des éléments: sur terre il voguait à pleines voiles, sur mer il marchait à pied. Il menaça la Thessalie, et le bruit de son nom remplit toute la Grèce d'étonnement. Il défit les Lacédémoniens, mit en fuite les Phocéens; les Locriens se donnèrent à lui, et les Béotiens firent partie de ses peuples; la Hellade tout entière tremblait devant lui, et peu après il fut assailli par les plus grands de tous les malheurs. Cyrus, en combattant contre les Massagètes, Darius chez les Scythes, Cambyse chez les Ethiopiens, n'éprouvèrent jamais tant d'infortunes. Xerxès, dans son expédition de Grèce, abandonnant ses tentes et ses trésors, échappe au moins sain et sauf; mais lui [Ardaschès], si fier de ses grandes victoires, est assassiné par ses propres soldats.»

La critique aurait facilement raison des renseignements renfermés dans les textes que nous venons de produire, mais il n'entre pas dans notre cadre d'entreprendre ce travail. Nous avons seulement voulu signaler des fragments d'auteurs grecs perdus, dont les hellénistes n'ont pas eu connaissance, et dont jusqu'à-présent ils n'ont point fait usage.

Moïse raconte, à-propos du règne du dernier Ar-

daschès, le troisième du nom, qu'il a puisé ses renseignements dans l'Histoire des temples, d'Olympius (?) Ողիւպ, prêtre d'Ani[83]). Cet ouvrage qui était probablement l'oeuvre d'un Grec, est totalement perdu.

Un historien grec, Ariston de Pella, Արիստոն՝ Փեղղացի, dont Moïse a consulté l'ouvrage, et dont il donne un assez long résumé, touchant la révolte des Juifs et la mort d'Ardaschès III[84]), avait déjà été mis à profit par Eusèbe[85]) qui en a reproduit un fragment[86]). C'est le même fragment abrégé que Moïse a résumé et auquel il a ajouté les détails de la mort d'Ardaschès.

Dès que Moïse de Khorĕn arrive dans ses récits à l'histoire du renversement de la dynastie des Parthes et à l'avénement des Sassanides sur le trône de Perse, il a recours à d'autres sources. Seulement il semble ici ne pas avoir fait usage des principales autorités grecques, car il déclare qu'il a principalement consulté le livre du Perse Khorohpoud. Toutefois, il cite quelques noms d'historiens grecs peu connus, Palaephatus, Porphyre et Philémon.[87])

Palaephatus, Պաղեփատոս, est mentionné par Suidas et par Etienne de Byzance. Cependant on suppose qu'il y eut plusieurs personnages du même nom. M. Muller en distingue trois[88]). Il est probable que le Palaephatus cité par Moïse est l'auteur des Τρωϊκά.

Porphyre, Պորփիւր, est l'historien natif de Tyr, dont on possède des fragments assez considérables.[89])

83) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 48.
84) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 60.
85) Eusèbe, Hist. eccl., IV, 6.
86) Muller, Fragm., t. IV, p. 328.
87) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 69.
88) Muller, Fragm., t. III, p. 338 et suiv.
89) Muller, Fragm. t. III, p. 688 et suiv.

Philémon, Փիլէմոն, est totalement inconnu. On peut même affirmer qu'il est différent d'un autre écrivain du même nom, cité par Pline.[90])

Dès le commencement de son Histoire, Moïse raconte qu'il a eu entre les mains les annales des satrapies d'Arménie, rédigées par quelques écrivains grecs[91]). Il est difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de reconnaître si Moïse a fait usage de livres appártenant à la littérature grecque proprement dite, ou s'il a consulté des versions d'ouvrages rédigés d'abord en chaldéen. On pourrait supposer, sans trop de témérité, que Moïse a peut-être voulu parler de l'histoire de Mar Apas Gadina, qui traite en effet des satrapies dans le chapitre relatif à l'organisation du royaume sous Valarschag, et alors on aurait la preuve que cette histoire existait en grec, comme Moïse l'affirme[92])? Peut-être aussi Moïse a-t-il voulu parler des histoires particulières de chacune des satrapies d'Arménie, analogues à celle que composa Zenob de Klag pour le pays de Daron, et qui fut continuée dans la suite par Jean Mamigonien?[93])

On le voit, les sources grecques consultées par Moïse, bien que considérables, ont une bien autre importance que s'il eût fait usage des livres des grands historiens classiques dont les oeuvres nous sont parvenues. Les faits qu'il rapporte, les auteurs qu'il cite et les fragments qu'il a intercalés dans ses récits, offrent des aperçus tout nouveaux, que les récits d'Hé-

---

90) Pline, Hist. nat., IV, S. 27; XXXVII, S. 11, § 1.
91) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 1.
92) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
93) Sukias de Somal, Quadro della st. lett. di arm., p. 12, 40 et suiv.

rodote, de Thucydide, de Xénophon, de Polybe, d'Appien, de Plutarque, d'Arrien et d'autres encore, ne nous auraient point fait connaître. Moïse dit qu'il n'a pas consulté Diodore de Sicile[94]), parce que les écrits de cet auteur n'étaient pas à sa disposition. Doit-on regretter cette circonstance? Nous ne le croyons pas, d'autant plus que ce qu'en aurait dit Moïse ne nous aurait rien appris de nouveau, puisque l'original grec de Diodore est parvenu jusqu'à nous. Assurément les extraits que nous avons rapportés, bien que fort courts, comblent une lacune, et ils pourront servir à compléter cet immense *corpus* des fragments d'historiens grecs, dont M. Muller a doté récemment la science. Espérons qu'un jour quelque zélé orientaliste entreprendra la publication des fragments des historiens grecs, extraits des livres de la littérature arménienne, et donnera un cinquième volume supplémentaire aux *fragmenta* du savant helléniste allemand.

Moïse n'a pas fait d'emprunts importants aux historiens grecs chrétiens, si l'on excepte Eusèbe, dont nous avons déjà parlé. Ce que Moïse a emprunté à la Chronographie de Jules l'Africain, il l'a trouvé dans les écrits d'Eusèbe, et bien qu'il fasse spécialement mention du cinquième livre de cet historien, on peut croire qu'il en fit peu usage[95]), car il n'en donne aucun extrait.

La comparaison que Moïse emprunte à Epiphane, évêque de Constance en Chypre, n'est pas textuellement rendue, et on la chercherait vainement dans les

94) Moïse de Khorĕn, liv. III, ch. 1.
95) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

oeuvres de ce père de l'église. Toutefois on en trouve le sens dans plusieurs passages de son exposé de la foi de l'église.[96])

C'est encore Eusèbe qui fournit à Moïse l'indication des oeuvres de S. Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce[97]). Cet écrivain avait composé plusieurs ouvrages, entre autres une histoire des persécutions exercées contre les chrétiens sous Maximien, Trajan-Dèce et Dioclétien[98]). On n'a de lui aujourd'hui qu'une lettre qu'il adressa à S. Cyprien.

Mais il est une source dont Moïse appréciait toute l'importance, c'est l'ouvrage du Grec Agathange, dont nous avons parlé plus haut. Cette Histoire, écrite d'abord en grec, fut traduite en Arménien dès le Ve siècle; elle traite de la conversion de Dertad (Tiridate), roi d'Arménie, et de la prédication de S. Grégoire-l'Illuminateur. Moïse, qui renvoie plusieurs fois à ce livre[99]), a développé cependant plusieurs points qu'Agathange avait négligé de traiter à fond, en sorte que, grâce aux deux récits de Moïse et d'Agathange, on connaît, dans tous leurs détails, les événements accomplis lors de la prédication et de l'introduction du christianisme en Arménie.

Moïse cite encore d'autres historiens dans son Histoire, mais il n'est pas possible de savoir au juste si les personnages qu'il nomme sont grecs ou arméniens. Leurs noms semblent indiquer des chrétiens, Korki, Կորգի, David et Panan, Բանան, peut-être

96) S. Epiphane, I, VI, § 1, 11, 64 et 84.
97) Eusèbe, Hist. VII, 14.
98) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 75.
99) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 67, 74, 78, 80, 83, 86.

Παναντος[100]). Moïse nous apprend que ces différents auteurs avaient recueilli les discours des sages de la Grèce et principalement ceux d'Olympiodore, qui aurait été à la fois philosophe et historien[101]), et qui n'a du reste aucune relation avec le personnage du même nom, dont on conservait jadis vingt-deux livres d'histoires, dont les fragments ont été recueillis par Photius.[102])

§ 3.

Outre les sources grecques que nous venons de passer en revue, il est une autre mine bien autrement riche en faits historiques, que Moïse de Khorĕn a exploitée, et dont les résultats sont inappréciables pour la science: nous voulons parler des sources fournies par cette littérature araméenne qui, à l'époque païenne, était désignée par le nom de littérature chaldéenne ou nabatéenne et se transforma, pour devenir le syriaque, à l'époque chrétienne.[103])

Les récentes découvertes faites par l'école moderne, grâce au concours que lui a prêté l'étude de la philologie comparée, sont pour nous la preuve que la plupart des livres qui nous sont parvenus sous les noms de Bérose, de Sanchoniathon, de Kouthami et d'autres encore, dont les fragments sont épars dans des compositions d'une époque plûs moderne, appartiennent à des littératures araméennes anciennes, de la Chaldée et de la Phénicie. MM. Quatremère[104]), Chwol-

100) Moïse de Khórĕn, liv. II, ch. 6.
101) Muller, Fragm. t. III, 57.
102) Biblioth. Cod. 80, et Muller, Fragm., t. IV, p. 58 et suiv.
103) Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. 3, p. 252.
104) Quatremère, Mém. sur les Nabatéens (Journ. asiat. 1835).

son[105]), Kunik[106]), Larsow[107]) et Renan[108]), ont parfaitement reconnu que cette littérature n'est autre que le développement intellectuel qui se manifesta dans la Chaldée, antérieurement à l'ère chrétienne, et dont les monuments ont en grande partie disparu. Par suite de rapprochements fort habilement présentés, M. Ernest Renan a prouvé en outre, que la langue nabatéenne, en se transformant, était devenue le syriaque, et que ce développement avait son centre principalement à Edesse et à Nisibe, et n'était que le prolongement chrétien de l'idiôme nabatéen.[109])

Cependant il est difficile de comprendre pourquoi on remarque entre ces deux littératures chaldéenne et syriaque une lacune de plusieurs siècles, et comment jusqu'à-présent on n'a point trouvé de traces de la culture intermédiaire qui dut exister entre Bérose, type principal de la littérature profane et païenne de la Chaldée[110]), et Bardesane qui ouvre la série des auteurs syriaques de l'école chrétienne d'Edesse[111]). La critique se refuse à admettre que pendant plusieurs siècles il ne se soit produit aucun mouvement intellectuel en Chaldée et en Mésopotamie, et qu'un mutisme profond ait régné parmi des populations dont les précédents nous avaient révélé une portée d'es-

105) Chwolson, Die Ssabier und der Ssabismus (Pet. 1856). — Über die Überreste der altbabyl. Literatur, etc. (Mém. de St. Pét.), t. VIII, 1859).

106) Kunik, Mél. asiat. de St. Pét. t. I, Analyse, etc., *passim*.

107) Larsow, De dial. ling. syr., rel. (Berl. 1841).

108) Renan, ibid., liv. III, ch. 2, p. 236 et suiv. — Mém. sur l'âge du livre intitulé: Agriculture nabatéenne.

109) Renan, ibid., liv. III, ch. 3, p. 253, 254, 256.

110) Renan, ibid., liv. III, ch. 2, p. 243.

111) Renan, ibid., liv. III, ch. 3, p. 255. — A. Lavigerie, École chrét. d'Édesse, p. 24.

prit d'autant plus appréciable, que la race sémitique, à laquelle elles appartenaient, n'a fourni que de très rares exemples d'une aptitude particulière à la race arienne, notamment celle de se prêter à des cultures qui s'éloignaient d'une manière assez sensible de l'idée religieuse[112]), organe principal du développement de toutes les littératures engendrées par les peuples sémitiques.[113])

Les deux points extrêmes que nous venons d'indiquer, entre une littérature païenne et profane qui s'éteignit assez brusquement, et une culture chrétienne qui se manifesta d'une façon très subite, exigent cependant une transition qui permette de comprendre, autrement que par la pensée, le mouvement produit durant l'espace intermédiaire qui sépare ces deux cultures.

Nous essayerons de démontrer plus loin que c'est dans les livres des Arméniens, ces infatigables traducteurs des ouvrages des Grecs et des Syriens, des époques païenne et chrétienne, que doit se rencontrer le trait d'union qui relie ces deux littératures ariennes, représentées, l'une par l'élément chaldéen ou nabatéen, l'autre par l'élément syriaque.

Mais avant d'entreprendre cette discussion, revenons au texte même de Moïse de Khorĕn, et voyons d'abord quelles sont les sources chaldéennes où il a puisé une partie de son histoire des temps primitifs de l'Arménie.

---

112) Renan, ibid., liv. III, ch. 2, p. 238 et suiv.

113) Renan, ibid., liv. I, ch. 1, p. 5. — Nouvelles consid. sur le caract. des peuples sémit. et leur tendance au monothéisme (Journ. asiat. 1859).

Nous avons dit que Moïse avait surtout fait usage des sources grecques, nous avons vu aussi qu'il avait de préférence consulté les versions helléniques des livres chaldéens, nous savons encore que de son temps ces versions étaient considérables[114]), et que c'est grâce à elles que nous connaissons quelques-uns des fragments de cette vaste littérature araméenne, qui jeta tant d'éclat à des époques fort anciennes, puisque les textes que l'on considère comme les plus récents[115]) échappent presque à notre analyse et sont en ce moment l'objet de graves contestations, relativement à leur âge.[116])

La personnalité autour de laquelle semble s'être groupée une partie de cette littérature païenne, est Bérose; du moins c'est à ce personnage que les Grecs attribuaient en grande partie les ouvrages de la littérature chaldéenne dont la connaissance était parvenue jusqu'à eux. Les écrits de Bérose sont le premier témoignage historique qu'invoque Moïse[117]), et bien que nous ayons l'intime conviction qu'il n'eut jamais entre les mains les recueils qui passaient sous le nom de cet historien, et que ce qu'il en connaissait, il l'avait su par Eusèbe, qui lui-même l'avait emprunté à Alexandre Polyhistor, il n'en est pas moins vrai que, déjà au Ve siècle, le nom de Bérose et les ouvrages qu'on lui attribuait étaient enveloppés d'une

---

114) Sukias de Somal, Quadro delle opere ant. trad. in arm., p. 8 et suiv.

115) Renan, Sur l'âge du livre intitulé Agriculture nabatéenne, p. 14 et passim.

116) Chwolson, Über die Überreste der altbabyl. Literatur in arab. Übersetzungen (dans les Mém. de l'Acad. de St. Pét., t. VIII, 1859). — Renan, Sur l'âge du livre etc., p. 14.

117) Moïse de Khorĕn, liv. I. ch. 2.

légende. Il arrive de rencontrer dans les littératures ariennes et araméennes de semblables phénomènes, et de voir rattacher au nom d'un personnage historique ou même héroïque toute une antique culture dont les éléments, de provenances différentes, passent sur le compte d'un auteur célèbre.

Pour ceux qui ont étudié dans quelques-uns de ses détails la personnalité et les écrits de Bérose, il paraît évident que ce personnage est un être réel, appartenant à une époque savante, très voisine de celle d'Alexandre, et que l'on a rattaché à la légende fabuleuse d'une Sibylle, par cette seule raison que Bérose avait vraisemblablement recouru très souvent dans ses écrits aux livres et aux oracles sibyllins.[118])

Plusieurs critiques avaient prétendu que le nom de Bérose est une appellation chaldéenne ou juive, formée des mots בר הושע[119]), ou בר אסא, ou בר אסיא[120]), ou encore בר אוש[121]); mais M. Renan a prouvé que ce nom n'est autre que celui de Firouz, فيروز[122]), dont les Grecs avaient altéré la forme en le transcrivant.

C'est surtout dans les fragments de Bérose, rassemblés par M. Muller, que l'on trouve la preuve formelle de ce que nous avons dit relativement à l'attribution par les Grecs, à ce personnage, de beaucoup d'ouvrages de la culture ancienne de la Chaldée. En effet, selon les traditions helléniques, Bérose aurait

---

118) Renan, Mém. sur Sanchoniathon, p. 301, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, t. XXIII (1858).

119) Scaliger, Thes. temp., p. 408, note.

120) Wahlius, Erdbeschreib. v. Ostindien, t. II, p. 178.

121) Semler, Misc. lect., fasc. I, p. 27. — Cf. aussi Muller, Fragm. t. II, p. 495, note 1.

122) Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 243, note 6.

non-seulement composé des livres historiques, comme par exemple les Βαβυλωνιακά ou Χαλδαϊκά, mais encore des traités d'astronomie et d'astrologie[123]). Pour les Grecs et les Romains, Bérose était le représentant de la littérature chaldéenne, et bien que ceux qui écrivirent sa biographie, vécussent à une époque peu éloignée de celle où il florissait, ils grossirent leurs récits de légendes fabuleuses et de fictions grossières[124]). Au surplus, on sait que l'orient a été de tout temps le pays par excellence où les légendes se sont formées avec le plus de facilité, et il n'est pas rare, à toutes les époques, de voir des personnages réels qui, aussitôt après leur mort, quelquefois aussi de leur vivant, sont en partie dépouillés de leur véritable histoire, et obtiennent les honneurs d'une légende. Ainsi Bérose, bien longtemps avant Moïse de Khorĕn, avait sa légende[125]), qui était populaire à l'époque de cet historien[126]), tout comme Orphée était devenu, pour les anciens, l'individualité qui centralisa autour d'elle toute la science primitive, et fut transformée plus tard, même par les mystiques et les néoplatoniciens, en un mythe surchargé de subtilités et de rêveries dignes de figurer dans la Cabale. De nos jours, enfin, n'a-t-on pas vu les Kourdes écrire une histoire tout à fait légendaire de la captivité du comte Jaubert[127]), que beaucoup de nos contemporains ont

---

123) Muller, Fragm., t. II, p. 495 et 509.

124) Josèphe, Ant. Judaic., I, 3, 6. — Tatian, Orat. adv. Græcos, c. 58. — Le Syncelle, p. 28.

125) Pausanias, X, 12, 5. — Eusèbe, Chron. I, 38, 39. — Suidas, V°. Σίβυλλα.

126) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 6.

127) Jaba, Hist. des Kourdes, 38e récit, p. 98.

connu personnellement, histoire digne de figurer à côté des légendes d'Alexandre et de Napoléon, qui ont cours en orient, et qui semblent comme autant de pages détachées des romans de la Table-Ronde.

Abydène, que l'on range habituellement parmi les historiens grecs, est peut-être aussi un des représentants de la littérature chaldéenne antique. Niebuhr avait le premier reconnu l'origine orientale de ce personnage, et s'était efforcé d'identifier la forme Ἀβυδηνός, Ἀβυδίνος avec le nom sémitique *Abd* ou *Ebed Heimah*[128]). Sans rien affirmer, nous ne serions pas très éloigné de croire que ce nom cache une forme du genre de celle d'Obeyd, عبيد, ou d'Abou-eddin, ابو الدين tout comme le nom de Sohème renferme sans aucun doute les éléments de l'appellation سحيم.[129])

Dès le commencement de son Histoire, Moïse, nous l'avons dit, cite Bérose, qui avait traduit en grec les livres chaldéens[130]). Ici ce n'est pas un écrivain spécial qui traite un sujet, c'est un simple traducteur qui, par l'ordre des rois, fait passer en grec les archives des temples et celles des souverains, en un mot, Bérose devient le représentant principal d'un cycle de traducteurs qui s'imposèrent la tâche de faire passer dans l'idiôme hellénique toute la littérature religieuse et profane de la Chaldée. Plus loin, Moïse vante la sagesse des institutions humaines, les réglements des villes, consignés dans le récit des Chaldéens

---

128) Niebuhr, Kleine Schriften, p. 187, note.

129) Renan, Sur quelques noms arabes, dans le Bull. archéol. (sept. 1856). — Le même, Nouvelles considér. sur le caract. général des peuples sémit. (Journ. asiat. 1859).

130) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2 et 6.

et des Assyriens, voire même des Assyriens et des Grecs.[131])

Si Moïse n'a pas fait un plus grand usage des sources chaldéennes, c'est, comme il l'a dit lui-même, parce qu'il préfère s'en rapporter au témoignage des Grecs. C'est à cette circonstance, du reste, que l'on doit la connaissance d'un ancien livre de cette littérature de la Chaldée, qui avait été traduit en grec à une époque voisine des conquêtes d'Alexandre en Asie, livre dont nous allons maintenant nous occuper.

On a vu précédemment que nous avons insisté sur ce point capital, à savoir qu'il existe un intervalle assez considérable entre l'anéantissement de la culture des lettres païennes en Chaldée et la littérature syriaque chrétienne, et nous avons essayé de démontrer que cette lacune peut être en partie comblée au moyen des livres arméniens, où se trouvent enrégistrés des fragments d'une culture mixte, représentant l'élément chaldéen, disparaissant et se transformant pour devenir le syriaque. C'est encore Moïse de Khorĕn qui va nous fournir la preuve du fait que nous avançons.

Une fois que Moïse a essayé d'établir les origines du monde, et qu'il a rattaché aux filiations bibliques les héros éponymiques de l'Arménie, l'historien dit qu'il va entreprendre de raconter les faits relatifs à l'histoire nationale, en montrant où il a puisé ses éléments. D'après ce qu'il avance, Valarschag, fondateur de la dynastie Arsacide de l'Arménie, aurait chargé un Syrien, versé dans la connaissance des langues de la Chaldée et de la Grèce, d'une mission ayant

131) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.

pour but de recueillir dans les archives de la Perse tous les documents nécessaires pour écrire une histoire de l'Arménie et des anciens monarques, ses prédécesseurs, dont jusqu'alors on avait négligé de faire transcrire les annales. Mar Apas Gadina, tel est le nom de l'envoyé de Valarschag, se rendit à Ninive(?), au dire de Moïse[132]), et dès qu'Arsace, son frère, qui régnait sur les Parthes, eut pris connaissance des lettres qui accréditaient Mar Apas Gadina auprès de sa cour[133]), il donna l'ordre d'ouvrir ses archives et de communiquer toutes les richesses qu'elles renfermaient au lettré syrien. Mar Apas Gadina, en examinant les dossiers qui lui furent présentés, découvrit, entre autres choses, un livre sur lequel son attention fut bien vite dirigée. Celui-ci, dit Moïse de Khorĕn, portait pour suscription ces mots[134]):

Սկիզբն մատենին։ Այս մատեան Աղեքսանդրի ի քաղդէացւոց բարբառոյ փոխեալ ի յոյնն, որ ունի զբուն հնոց և զնախնեացն բանս։

«Commencement du livre. Ce livre fut, par l'ordre d'Alexandre, traduit du chaldéen en grec; il contient l'histoire des anciens et des ancêtres.»

Dans cet ouvrage se trouvait développée l'histoire de l'Arménie, depuis l'origine du monde selon les idées du mazdeïsme[135]), jusqu'à la conquête macédonienne[136]). Une longue suite de rois, dont les plus anciens se trouvaient rattachés aux filiations consi-

---

132) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 8.
133) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
134) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
135) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
136) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 31.

gnées dans les plus antiques traditions, formait comme les anneaux réunis d'une immense chaîne, s'étendant depuis le déluge jusqu'à Vahé, le dernier représentant de la dynastie haïcienne, renversé de son trône par l'un des lieutenants d'Alexandre.

Mar Apas Gadina laisse soupçonner que le livre où il découvrit cette histoire comprenait aussi celles d'autres nations; mais il se contenta de transcrire la partie relative aux annales d'Arménie, dont il copia le texte grec, qu'il accompagna d'une traduction en langue syrienne [137]). Étant rétourné en Arménie, Mar Apas Gadina remit à Valarschag la copie qu'il avait faite et la traduction qui l'accompagnait, et le roi, pénétré de l'importance de ce monument, en fit graver sur la pierre les principaux traits, afin que chacun pût apprendre à connaître les antiquités et l'histoire de la nation. [138])

Tel est le récit de Moïse de Khorĕn, récit qui paraît invraisemblable si l'on prend à la lettre les expressions dont l'historien s'est servi, et surtout si l'on ne dégage pas la forme tout-à-fait fabuleuse de cette narration, évidemment empreinte d'anachronismes grossiers, tels qu'on en rencontre chez les écrivains de cette époque de syncrétisme des littératures ariennes et araméennes, où les idées chaldéennes et grecques se faisaient encore jour à travers les récits des chrétiens.

De tous les écrivains qui depuis Fréret [139]) ont contesté non-seulement la réalité de l'Histoire d'Arménie de Mar Apas Gadina, mais encore l'existence de cet

187) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
188) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
189) Mém. de l'Acad. des I. et B.-L., t. XLVII, p. 98 et suiv.

écrivain, M. Quatremère est à coup sûr le plus hostile [140]). Il est vrai que l'école scientifique arménienne, représentée par les savants vartabieds de l'Académie de S.-Lazare de Venise, fondée par Mékhithar, ont refusé de se prêter à la propagation de l'opinion émise par le docte académicien français, et depuis lors M. Dulaurier s'est aussi élevé contre les assertions de M. Quatremère et a réfuté l'imputation d'imposture que ce savant avait fait planer sur les récits de Moïse. Sans adopter en aucune façon les idées par trop absolues de M. Quatremère et sans admettre non plus, dans tous ses détails, le récit de Moïse, nous croyons qu'il est un terrain sur lequel on peut se placer et qui corrige les deux opinions exprimées, d'une part par l'historien de l'Arménie et par M. Dulaurier, et de l'autre par M. Quatremère. Cet éclectisme a pour but de nous maintenir dans la voie qui se rapproche le plus de la vérité, et de ne pas nous exposer à dévier sur le terrain toujours glissant des hypothèses.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut, touchant la période de développement intermédiaire qui sépare les deux littératures chaldéenne et syriaque, période de transformation, dont l'existence n'a été jusqu'à-présent établie par aucun texte, les conjectures que nous allons proposer paraîtront peut-être plus faciles à admettre qu'on ne pourrait le croire à première vue.

Selon M. Quatremère, Ninive, et sur ce point nous sommes d'accord avec lui, Ninive n'existait plus depuis longtemps, et il n'est guère croyable qu'à l'é-

140) Journal des savants (1850), p. 364, 365.

poque ou les Parthes se révoltèrent contre les Séleucides, les Assyriens eussent un roi de leur nation, et que Ninive fût redevenue en si peu de temps la capitale d'un nouvel empire. En second lieu, le même savant dit qu'Alexandre n'a pas eu le temps ni la volonté de faire traduire du chaldéen en grec un livre historique; enfin que le nom de Mar Apas Gadina n'appartient pas à l'époque d'Arsace, car les mots dont il se compose ne figurent chez les Syriens qu'à l'époque du christianisme. De tout ceci, le savant orientaliste conclut que le récit de Moïse de Khorĕn repose sur une imposture, et que le prétendu livre traduit en grec est peut-être un exemplaire de l'ouvrage de Bérose. M. Renan, qui s'est rangé de l'avis de M. Quatremère, a précisé davantage la question et suppose que le livre de Mar Apas Gadina est l'ouvrage antidaté de quelque Syrien de l'école d'Edesse. De son côté, M. Dulaurier regarde au contraire le livre de Mar Apas Gadina comme écrit au temps de Valarschag, et il ne trouve rien d'impossible à ce que les archives de Ninive aient passé des mains des Séleucides dans celles des rois Parthes, où elles se trouvaient quand le lettré Syrien vint les consulter. Enfin, pour démontrer que le nom de Mar Apas peut bien avoir été usité antérieurement à l'ère chrétienne, M. Dulaurier cite un personnage du nom de Mar Ihap, Մար Իհապ, qui vivait du temps d'Abgar et de Jésus-Christ. [141])

Sans doute ces raison paraissent concluantes; mais il est cependant bien difficile d'admettre que la langue

141) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 30.

syriaque fût déjà formée dans le courant du 2e siècle avant notre ère, comme Moïse tendrait à le faire croire, puisque nous savons que cette langue ne prit sa véritable forme qu'à l'époque chrétienne. Selon nous Mar Apas Gadina, dont le nom indique une origine syrienne [142]), ܡܪܝ ܐܒܐ ܩܛܝܢܐ, ne peut être qu'un personnage appartenant à l'école naissante de la littérature qui se développa dans les premiers siècles de notre ère, sous le nom de syriaque. Ce n'était pas non plus un chrétien, comme penche à le croire M. Renan; car rien, dans les fragments que nous a conservés Moïse, n'indique la moindre pensée chrétienne. On ne trouve même pas dans tout le récit une seule réminiscence biblique; au contraire, on y voit dominer le sentiment d'une époque païenne, particulièrement les idées du Mazdeïsme. D'après le livre compilé par Mar Apas Gadina et résumé par Moïse, la terre a commencé par être occupée par des êtres fabuleux, des géants, en lutte ouverte avec les dieux, qui confondent leur orgueil en renversant la tour au moyen de laquelle ils voulaient tenter l'escalade des cieux. On sent là déjà qu'un syncrétisme très marqué s'est produit dans l'esprit de l'auteur du livre résumé par Moïse, et c'est pour nous la preuve que ce livre ne fut pas écrit longtemps avant l'ère chrétienne. En effet Mar Apas Gadina nomme les géants Zérouan, Titan et Japétos, personnages fort en vogue à l'époque du développement des idées syncrétiques en orient [143]), et qui sont de création moderne, relativement au temps que

142) Ce nom veut dire en syriaque *Seigneur Iba le Subtil* (Quatremère, Journal des Sav., 1850, p. 364 — 365).

143) Renan, Hist. des langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 239 — 240.

Moïse assigne dans son Histoire au livre chaldéen traduit en grec par ordre d'Alexandre. Si Mar Apas Gadina avait appartenu à l'école chrétienne d'Edesse, il n'eût pas manqué, au sujet de ces êtres fabuleux, de faire le rapprochement que Moïse n'a eu garde d'oublier, lorsqu'il décrit la filiation de Japhet: «Japhet, Mérod, Sirat, Taghlat; c'est-à-dire Japhet, Gomer, Thiras et Thorgom.»

Que faut-il donc voir dans la fable de l'envoyé de Valarschag se rendant à Ninive pour compulser les Archives? Nous croyons qu'il s'agit d'un simple rapprochement imaginé par Moïse et pour un but que l'on va comprendre tout de suite. Comme tous les écrivains de son école et de son siècle, Moïse, quelquefois crédule, il faut le reconnaître, se plaisait à enrégistrer des faits et des données d'une authenticité parfois contestable, et à opérer des rapprochements artificiels, qui ne trouvent leur excuse que dans l'absence de critique qui est le propre des écrivains anciens. Personne ne met plus en doute la fausseté des lettres soi-disant échangées entre Abgar et le Christ, et les théologiens les repoussent comme des documents apocryphes[144]), qui ne sont autre chose que l'oeuvre de ces sectaires des premiers siècles, auxquels on doit encore le testament d'Adam [145]) et autres écrits singuliers, regardés par les Sabiens actuels comme des livres sacrés. Moïse, qui vivait à une époque où ces écrits jouissaient d'une certaine faveur,

144) Allemand-Lavigerie, Essai sur l'Ecole chrét. d'Edesse, p. 120 et suiv.

145) Renan, fragm. du livre gnostique intitulé: Testament d'Adam (Journal as., 1854). — Langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 248.

et qui ne discute pas toujours avec bonheur quelques-uns des rapprochements qu'il a faits dans son Histoire, a commis, peut-être sur la foi d'une tradition populaire fort accréditée de son temps, l'anachronisme qui l'a fait si sévèrement taxer d'imposture. Ce que nous voyons dans la prétendue relation de l'ambassade scientifique envoyée par Valarschag auprès de son frère Arsace, c'est tout simplement une flatterie adressée à Isaac Pacradouni, à qui Moïse de Khorĕn avait dédié son livre. Il le compare à Valarschag, qui aurait chargé un Syrien lettré de composer une Histoire de l'Arménie, lui (Isaac) qui vient aussi d'engager Moïse a rédiger les annales de la nation. Le fait est on ne peut plus naturel, et c'est là que réside, selon nous, l'explication de toute cette légende imaginée par Moïse, si toutefois on ne veut pas admettre qu'il fut dupe d'une tradition mensongère.

La question ainsi tranchée donne gain de cause à l'opinion exprimée par M. Renan, que le livre de Mar Apas Gadina est antidaté [146]); avec cette réserve toutefois, qu'au lieu d'être l'oeuvre d'un chrétien, c'est l'ouvrage d'un païen qui vivait vers l'époque du Christ et écrivait dans un idiôme qui était, sans aucun doute, cette langue de transition que nous avons dit avoir pris place entre le chaldéen et le syriaque.

C'est donc un fait très curieux dans l'étude des langues et des littératures de l'Aramée, que celui d'un idiôme mixte servant de point de jonction entre l'élément chaldéen et l'élément syriaque, et reliant ainsi l'époque païenne à l'époque chrétienne. Aussi avons-

146) Renan, Langues sémitiques, liv. III, ch. 3, 256.

nous eu quelque raison d'avancer que c'est dans la littérature arménienne que doit se trouver le trait d'union qui unit les deux cultures.

Le livre de Mar Apas Gadina, dont Moïse nous a conservé la substance, et dont les fragments n'existent plus que dans son Histoire, fut, à ce qu'il paraît, consulté aussi par S. Jerôme [147]). Ce livre est divisé en deux parties: la première est l'extrait même d'un livre chaldéen traitant de questions historiques orientales, et dont il existait une version grecque, faite dans le siècle qui précéda immédiatement l'ère chrétienne. Cette histoire comprenait le récit des événements accomplis depuis les temps héroïques jusqu'au renversement de Vahé. La seconde partie est l'oeuvre personnelle de Mar Apas Gadina, et formait le complément de cette histoire depuis l'avénement de Valarschag jusqu'au règne d'Ardaschès Ier, vers l'an 114 avant notre ère. Le moment même où se termine cette histoire fut sans doute une des raisons qui engagea Moïse à supposer que Mar Apas Gadina était contemporain de Valarschag.

Les extraits que Moïse de Khorĕn a faits de l'histoire de Mar Apas Gadina occupent toute la fin du premier livre de son ouvrage, depuis le chapitre 9 jusqu'au 31e inclusivement, et se continuent au livre second, depuis le chapitre premier jusques et y compris le 9e. Ainsi que nous l'avons dit, la première partie de l'ouvrage de Mar Apas Gadina embrasse toute la succession des Haïgiens; la seconde partie traite des commencements de la dynastie Arsacide

147) S. Jérôme, t. IV, p. 332 (éd. Cologn.).

d'Arménie. On remarque, dans cette seconde partie, un chapitre d'un interêt immense pour l'histoire, c'est le tableau du système politique et administratif de l'Arménie sous les rois Arsacides [148]), et ce qui rend ce tableau plus curieux encore, c'est que tout nous porte à croire qu'il ne fait que reproduire le mode d'organisation politique existant dans la Perse, et que les Arsacides avaient emprunté aux plus anciennes monarchies de l'orient. [149])

Il nous reste encore à parler des autres sources araméennes consultées par Moïse de Khorĕn. Celles-ci sont en petit nombre: ce sont quelques citations d'ouvrages syriaques composés par des chrétiens, appartenant à l'école d'Edesse. Sans doute, Moïse aurait pu trouver dans cette littérature de précieux renseignements; il ne l'a pas voulu, par esprit de parti, et afin de ne point s'écarter de la ligne qu'il s'était tracée, à savoir de recourir presque toujours aux sources et aux traductions grecques. On a vu ce que nous avons dit de la réaction contre le syriaque, dont Moïse fut un des plus zélés promoteurs, et l'on comprend dès-lors pourquoi il cite à-peine les ouvrages écrits en cette langue, et pourquoi aussi il n'a pas cherché à tirer grand profit des archives d'Edesse, dont cependant il fait mention à différentes reprises.

Les plus anciens monuments qui nous soient parvenus de la litérature syriaque sont dûs à des Chaldéens vivant à l'époque de la domination des Sassa-

---

148) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 7.

149) Essai sur la const. soc. et pol. de l'Arm. sous les Roupéniens, dans les Mém. de l'Acad. Impér. des sciences de S.-Pétersb. (1860), série VII, t. III, N° 3, Partie I, § 2.

nides[150]). Le premier écrivain syriaque dont le nom soit rapporté par Moïse de Khorĕn est Lérubna, fils de l'écrivain Apchatar, Ղերուբնայ որդի Ափշադարայ[151]), qui composa une histoire des événements accomplis à l'époque d'Abgar et de Sanadroug. Suivant une opinion admise généralement, Lérubna serait un des disciples de Bardesane.[152])

Moïse cite aussi Bardesane, ܒܪ ܕܝܨܢ, Բարդածան, dont il consulta l'histoire, que celui-ci avait composée d'après les données contenues dans l'histoire des temples et des rois. Il traduisit en syriaque cet ouvrage qui, nous l'avons vu précédemment, avait été écrit par Olympius, pontife grec d'Ani. Cette histoire, dont le texte primitif était perdu, fut traduite plus tard en grec sur la version syriaque. C'est cette seconde version que consulta Moïse. Bardesane, qui vivait dans la seconde moitié du second siècle de notre ère, fut l'un des hommes les plus célèbres de son époque. D'abord fidèle aux dogmes de la véritable église[153]), il combattit à outrance avec sa puissante éloquence, tant vantée par S. Jérôme[154]), par S. Nicéphore[155]) et S. Augustin[156]), les hérésies, qui étaient nombreuses en Syrie de son temps. Mais il fut entraîné dans l'erreur sur la fin de sa carrière et devint l'auteur d'une hérésie distincte de celle des Valentiniens, et à laquelle il donna son nom.

150) Assémani, Biblioth. orient., t. I, cf. Prooemium.
151) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 36.
152) A.-Lavigerie, Essai sur l'école chr. d'Edesse, p. 36. — Renan, Langues sémit., liv. III, ch. 3, p. 255.
153) Damasc., De haeres. p. 295.
154) S. Jérôme, Ep. de scr. eccl., t. IV, p. 111.
155) S. Nicéph., Hist. eccl., liv. IV, ch. 11.
156) S. Aug., Oeuvres, t. VI, p. 2.

Moïse de Khorĕn parle encore d'autres auteurs syriens, mais sans donner leurs noms[157]), et cite une seule fois un certain Barsoma, ܒܪܨܘܡܐ, Բարսումայ, qui avait été le compagnon de captivité du Perse Khorohpoud, Խոռոհբուտ, secrétaire de Schapour, roi de Perse, et fait prisonnier par Julien-l'Apostat[158]). Ce Khorohpoud, qui était devenu chrétien à Constantinople et avait pris le nom d'Éléazar, Եղեազար, avait composé en grec une Histoire des faits et gestes de Schapour et de Julien, et traduit dans la même langue l'histoire de Barsoma, relative aux premiers âges du monde. Moïse nous apprend que Barsoma est appelé par les Perses Rasdsohoun, Ռաստսոհուն[159]).

Une observation générale sur les sources syriaques, mises à profit par Moïse de Khorĕn, terminera ce que nous avons à dire touchant les renseignements extraits des litteratures araméennes, qui sont contenus dans son Histoire. Bien que, dans plusieurs passages de son livre, Moïse ait donné à entendre qu'il existait une culture syriaque antérieure à Bardesane et à Lérubna, et que le livre de Mar Apas Gadina appartenait à cette culture, en tant que composé dans le courant du IIe siècle avant notre ère, comme il le suppose, nous devons croire que le témoignage de l'Hérodote arménien est ici de peu de valeur au point de vue de la critique philologique. Mar Apas Gadina, écrivain païen, ainsi que nous avons essayé de le démontrer, avait mis à profit les documents renfermés dans des archives anciennes, antérieures à l'époque chrétienne;

157) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 24.
158) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 70.
159) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 70.

Moïse semble avoir fait aussi quelques recherches dans des dépôts identiques, et bien qu'il donne aux documents qu'il a consultés personnellement le nom d'archives chaldéennes, tout nous porte à croire qu'il s'agit de documents relativement modernes, et qu'il aura antidatés. On ne saurait accepter sans un contrôle sévère ce que Moïse avance sur les archives d'Édesse et sur les pièces antérieures à notre ère, et qui portent avec elles le caractère de la fable.[160])

En résumé on peut affirmer, et cela d'accord avec M. Renan, que ce que Moïse de Khorĕn et les Grecs appelaient langue, science et littérature chaldéennes, n'était autre chose que ce que les Arabes nous ont transmis sous le nom des Nabatéens; on peut dire aussi que les livres chaldéens cités par Bardesane[161]), par Moïse de Khorĕn[162]), et que S. Éphrem a si vivement réfutés[163]), sont des livres nabatéens. Enfin les sources chaldéennes où puisa Bérose, les ouvrages astronomiques et astrologiques qui lui sont attribués, les documents renfermés jadis dans les archives de l'Asie occidentale et principalement dans la Mésopotamie et la Chaldée, appartiennent à la même culture[164]). Quand la littérature chaldéenne ou nabatéenne se transforma en devenant chrétienne, elle ne cessa point d'exister, puisque le livre de Mar Apas Gadina appartient à l'époque de transition qui unit les deux cultures, païenne et chrétienne, de l'Aramée.

160) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 10, 26 à 28.

161) W. Cureton, Spicil. syr., p. 24. — Journ. asiat. (1852), p. 296 et suiv.

162) Moïse de Khorĕn, liv. I, Appendice.

163) Assemani, t. I, p. 122 et suiv.

164) Renan, Langues sémit., liv. III, ch. 2, p. 241—244.

On peut juger par les débris de la littérature chaldéenne, qui nous sont parvenus, combien le développement intellectuel de cette culture fut florissant, et combien aussi le syriaque acquit d'importance dans les premiers siècles de notre ère, grâce au mouvement imprimé à l'école d'Édesse par les illustres écrivains dont Assémani et, de nos jours, MM. W. Cureton et E. Renan nous ont tracé un tableau si complet. Mais si la littérature chaldéenne eut pour se développer un long espace de siècles, la littérature syriaque au contraire n'eut qu'une très courte existence, car sa décadence et sa chute suivirent de près l'époque de sa grandeur. Ce serait sortir de notre cadre que d'entrer dans les détails qu'exige un pareil sujet, aussi nous ne nous y arrêterons pas d'avantage.

§ 4.

Nous avons exposé dans les chapitres précédents l'importance des sources grecques et chaldéennes, dont s'est servi Moïse de Khorĕn pour composer son Histoire; il nous reste maintenant à examiner le parti que cet écrivain a tiré des sources arméniennes et des renseignements puisés dans les archives. Les premières, bien qu'en petit nombre, ont une véritable importance, puisqu'elles indiquent une culture naissante, de laquelle découle une série de révélations sur les institutions religieuses et civiles des peuples de la haute Asie, dans les temps antiques.

Nous avons démontré dans un autre travail que, dans la période de temps écoulé jusqu'à l'ouverture du Ve siècle de notre ère, la langue arménienne n'avait été qu'un idiôme exclusivement vulgaire, dénué de

caractères graphiques et ne s'étant jamais élevé à la hauteur d'une culture savante. Cependant cette langue nous a laissé quelques lambeaux d'une culture peu développée, il est vrai, qui se manifesta à plusieurs reprises sous la forme de poésies populaires conservées par tradition.

Ce phénomène n'a rien du reste qui doive nous étonner; car tous les peuples d'origine arienne ou araméenne ont possédé une culture archaïque peu développée dans leur enfance, et qui n'est autre que l'expression d'une langue plus ancienne, à l'état de formation, et ne se pliant pas aux exigences qu'une culture plus développée subit dans la suite. La poésie est le propre des peuples primitifs; c'est le premier élan de leur génie, qui se manifeste en langage cadencé, et destiné à être chanté soit dans les fêtes publiques, soit dans les cérémonies religieuses. L'Arménie, dans les temps anciens, avait une littérature populaire très restreinte; cette littérature se bornait à de simples chants, composés par les bardes nationaux, et qui se conservaient par tradition, jusqu'au moment où le christianisme fit oublier ces antiques compositions des âges antérieurs, en donnant naissance à des poésies nouvelles, dont les recueils, connus sous le nom de շարական ou Livre des hymnes de l'église arménienne, nous sont parvenus. «C'est dans ces recueils, dit M. Dulaurier[165]), dont plusieurs pièces remontent aux premiers temps de la propagation du christianisme parmi les descendants de Haïg, dans les IIIe et IVe siècles, que nous pouvons nous

165) Chants populaires de l'Arménie, p. 22, extr. du Journ. asiat. (1852).

former une idée de ce qu'a pu être, dans l'antiquité, la poésie arménienne. Fécondée par l'inspiration chrétienne, comme elle le fut autrefois par des souvenirs d'un ordre bien différent, mais d'un caractère éminemment national, tantôt elle s'y montre à nous pleine de fraîcheur et de grâce, tantôt elle éclate en accents pathétiques ou sublimes.»

La plupart des morceaux de poésie ancienne qui nous sont parvenus dans le livre de Moïse de Khorĕn, paraissent avoir été retouchés à des époques relativement modernes; mais les obscurités qu'on y rencontre, les faits qui y sont relatés, les appellations qu'ils contiennent, et la couleur abrupte de leur style, suffisent pour distinguer ces morceaux antiques des poésies composées avec réflexion. Les livres saints nous offrent de semblables fragments de poésies fort anciennes, des sortes de cantiques destinés à être appris par coeur[166]), et qui sont l'expression d'une langue archaïque antérieure à celle que les livres écrits nous ont transmise.[167])

C'est en lisant les premiers livres de l'histoire de Moïse de Khorĕn, qu'on voit le parti que cet écrivain a su tirer de ces sortes de documents, soit pour nous faire connaître des faits dont le souvenir n'existait nulle part ailleurs, soit pour contrôler les récits des écrivains étrangers, dont il invoque le témoignage. Plusieurs fragments de ces anciennes poésies sont donnés par Moïse, fragments malheureusement fort peu étendus, que pendant longtemps les éditeurs des oeuvres de cet écrivain n'avaient point su distin-

166) Ewald, Gesch. des Volks Israel, I, p. 21.
167) Cf. Renan, Langues sémit., liv. II, ch. 3, p. 121.

guer du texte même de l'auteur, et qui avaient été confondus dans la prose de notre historien.

C'est seulement dans ces derniers temps que les RR. PP. Mékhitharistes de Venise ont laissé soupçonner que le texte de Moïse renfermait des traces d'antiques poésies nationales, et que M. Meguerdich Émin, savant Arménien, attaché à l'enseignement de l'institut Lazareff de Moscou, a déterminé avec beaucoup de pénétration et de finesse, dans un travail publié dans l'idiôme arménien, la valeur, l'origine et la nature de ces poésies archaïques ou chants traditionnels. [168])

Quelques années après l'apparition du livre de M. Émin, M. Dulaurier reprit en sous-oeuvre le travail du docte Arménien russe, et rendit accessible pour tous les savants l'examen des chants populaires de l'Arménie, dans une notice rédigée en français, et qui parut dans le Journal asiatique[169]). Le travail de M. Dulaurier renferme des considérations nouvelles et des aperçus ingénieux, sur les textes que M. Émin et les PP. Mékhitharistes avaient signalés les premiers à l'attention des orientalistes.

Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner les différents genres de poésies qui furent usités anciennement chez les Arméniens, et les travaux de MM. Émin et Dulaurier ont eu un assez grand retentissement dans le monde savant pour qu'il nous soit permis de n'y pas revenir. Qu'on sache seulement que la valeur des différentes expressions qui servaient à désigner

---

168) Émin, Վէպք հնոյն Հայաստանի, (Moscou, 1850).
169) Dulaurier, Chants populaires de l'Arménie (1852).

ces chants populaires, religieux et traditionnels, est aujourd'hui parfaitement déterminée, grâce au travail du savant arméniste français, auquel le lecteur, curieux d'étudier à fond cette question, pourra recourir.

Les chants historiques de l'ancienne Arménie, sur lesquels Moïse s'est plus d'une fois appuyé dans le cours de ses récits, commencent à l'époque héroïque de l'histoire nationale et ne s'arrêtent que vers l'année 130 de notre ère environ, c'est-à-dire sous le règne du 2ᵉ Arsacide.

Parmi ces chants et ces poésies, plusieurs appartiennent à une époque fort reculée; les autres sont plus modernes et se récitaient encore, au son des instruments de musique, dans certaines contrées de l'Arménie, du temps même de Moïse, qui les a entendus.[170])

La plus ancienne tradition dont le père de l'histoire d'Arménie nous ait conservé le souvenir est une épopée, qu'il a résumée dans son ouvrage[171]), et qui nous représente Sémiramis, la reine magnifique de l'Assyrie, éprise d'amour pour Ara le Beau, fils d'Aram, l'un des héros de la race de Haïg. Dans cette tradition il est fait mention de dieux, dont la mission consistait à lécher les plaies et les blessures des guerriers, et à les rappeler à la vie. Ces dieux, appelés Արալէզ ou encore Առլէզ, démontrent la relation qui, à une époque fort ancienne, rattachait le système religieux des Arméniens à celui des Assyriens. La reine Sémiramis est encore célèbre dans d'autres chants traditionnels, et sa mort était devenue,

170) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 30, 31.
171) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 15.

pour les bardes d'Arménie, le thème d'une légende nationale.[172])

Quand on arrive à l'époque historique, et que les temps héroïques sont déjà dépassés depuis une longue suite d'années, on voit le génie arménien s'attaquer, non plus à des légendes anciennes et à des traditions surannées, mais à des personnages réels; peindre avec les couleurs de la poésie des hommes que leurs actions avaient fait ranger parmi les dieux, bien que leur existence fût constatée par les historiens les plus véridiques. Ainsi les bardes arméniens célébrèrent dans leurs chants la naissance de Vahakĕn, fils de Tigrane Ier, et assimilèrent ce monarque à l'Hercule grec et à Harpocrate sortant du calice d'un lotus. Le fragment relatif à la naissance fabuleuse de Vahakĕn est fort curieux; il se compose de quelques vers seulement, extraits d'un chant cosmogonique que Moïse avait entendu réciter au son du pampirn dans le canton de Koghtĕn, où les traditions païennes s'étaient maintenues longtemps encore après la propagation du christianisme en Arménie:[173])

Երկնէր երկին և երկիր,
երկնէր և ծիրանի ծով.
Երկն 'ի ծովուն ունէր
զկարմրիկ եղեգնիկն.
Ընդ եղեգան փող՝ ծուխ ելանէր.
Ընդ եղեգան փող՝ բոց ելանէր.
Եւ 'ի բոցոյն պատանեկիկ վազեր,
Նա հուր հեր ունէր.

172) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 17, 18.
173) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 31.

Ապա թէ բոց ունէր մօրուս
ու աչկունք էին արեգակունք։

«Le ciel et la terre étaient dans les douleurs de l'enfantement;
La mer, aux reflets de pourpre, était aussi en travail;
Du sein des eaux naquit
Un petit roseau vermeil;
Du tube de ce roseau sortait de la fumée,
Du tube de ce roseau jaillissait de la flamme;
De cette flamme s'élançait un petit enfant;
Il avait une chevelure de feu;
Une barbe de flammes;
Et ses petits yeux étaient deux soleils.»[174])

Les emprunts que Moïse a faits aux chants traditionnels de l'antiquité suffisent pour montrer le parti que cet historien a su tirer des traditions orales de sa patrie, et combien il aurait pu pénétrer plus avant dans la connaissance des temps antérieurs, s'il eût fait un plus grand usage de ces poésies qui redisaient les mystères des cultes nationaux et relataient, sous une forme poétique, les événements du passé et les règnes des monarques d'une dynastie éteinte. Il lui aurait été bien facile de faire plus souvent appel à la mémoire de ses compatriotes et surtout des habitants du Koghtĕn, qui conservèrent, plus longtemps que les autres Arméniens, les chants traditionnels, et récitaient avec amour ces souvenirs transmis par la bouche de leurs pères.[175])

La dissertation de M. Émin est l'oeuvre d'un esprit critique et méthodique; elle nous montre aussi que

---

174) P. Arsĕne, Traité de versific. franç., p. 580.— Emin, Վէպք, p. 26. — Dulaurier, Chants popul., p. 41.
175) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 30.

son auteur est un savant parfaitement au courant des progrès de la linguistique et de l'érudition. S'il n'eût été précédé dans ses appréciations par les PP. Mékhitharistes de Venise, qui ont les premiers reconnu le caractère véritable de ces fragments antiques, M. Émin eût mérité le titre de créateur. Toutefois on doit dire que, quelle que soit du reste l'idée qui, la première, mit en relief ces débris poétiques des premiers âges de l'Arménie, c'est à M. Émin surtout que revient l'honneur d'en avoir tiré un parti sérieux, en relevant, comme il le dit lui même, l'admirable édifice, depuis longtemps en ruines, des chants historiques de la vieille Arménie. [176])

Le travail de M. Dulaurier présente à tous égards le caractère de cette critique scrupuleuse qui est le propre de l'école orientale moderne, et dans son mémoire, le savant arméniste a fait preuve d'une érudition solide et d'une connaissance très profonde de la langue, de la littérature et de la métrique arméniennes. Sans doute, M. Dulaurier a été mis sur la voie du sujet qu'il a traité par les écrits des PP. Mékhitharistes et de M. Émin, mais il a eu le mérite incontestable de le faire sortir des limites d'une publicité restreinte, où l'avait circonscrit parmi nous la langue dans laquelle ces savants s'étaient exprimés. [177])

On doit regretter que la tradition orale, en cessant de se perpétuer parmi les Arméniens, à l'époque du christianisme, ait amené la perte de ces trésors du vieux langage national, et que l'absence de l'alphabet,

---

176) Émin, Վէպք, p. 93, 94.
177) Dulaurier, Chants, p. 54.

dans les temps qui précédèrent Mesrob, ait été la cause de l'anéantissement de ces poésies et de ces chants de l'Armenie païenne, dont les moindres fragménts auraient aujourd'hui pour nous tant de prix. C'était en effet dans ces chants qu'il aurait fallu chercher l'histoire véritable, que l'on aurait facilement dégagée des mythes crées par l'imagination des poètes; c'était là aussi que se trouvaient les histoires des dieux nationaux, des héros prédécesseurs des souverains haïgiens; de ces hommes-dieux que l'Evhémérisme créa aux époques anciennes, et qui furent la base sur laquelle reposait l'édifice des cultes et des religions d'autrefois.

Il nous reste à parler d'une dernière source consultée par Moïse, et dont les résultats eussent été féconds pour l'histoire, si l'Hérodote arménien avait compris l'importance des documents renfermés dans les archives de l'orient, qui de son temps possédaient d'innombrables dossiers, aujourd'hui anéantis. Il est vrai que Moïse était déjà fort avancé en âge, quand il entreprit d'écrire les annales de sa patrie, et qu'il ne put ni recommencer des voyages lointains et difficiles, ni prendre le temps de consulter les nombreux dossiers renfermés dans les dépôts qu'il avait visités anciennement. Entouré seulement de quelques livres, bien insuffisants pour rédiger une histoire aussi considérable que celle dont il avait conçu le plan, Moïse écrivit son livre, sans trop s'inquiéter du choix des sources qu'il consultait. Nous avons dit plus haut qu'il ne connut aucun des ouvrages composés par Diodore de Sicile, Arrien, Plutarque et autres, et l'on a vu, par la liste des auteurs qu'il a cités, combien

étaient insuffisants les éléments qu'il a mis à profit dans son Histoire.

On sait, de source certaine, que les peuples de l'antiquité ont toujours attaché une grande valeur aux pièces de toute nature que l'on désigne sous le nom générique d'archives, et que les rois de l'Asie avaient près de leurs palais de grandes constructions, affectées à la réunion des dossiers et des pièces qui constituaient, à ces époques reculées, les trésors intellectuels et historiques des nations. On sait aussi qu'il existait une administration présidant au classement de ces pièces, et Moïse nous apprend que les rois chargeaient des officiers publics de réunir ces matériaux et de les conserver. Moïse leur donne le nom d'inspecteurs des mémoriaux, *յիշողութեանց վերակացուք*. [178])

Les modernes explorateurs des contrées où s'élevèrent jadis les puissantes monarchies de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse, ont découvert parmi les ruines des cités détruites, qui étaient autrefois le siége d'une civilisation fort avancée, les restes d'édifices consacrés à recevoir des dépôts d'archives [179]). Nous savons par le témoignage des livres saints qu'il existait autrefois dans ces contrées des dépôts considérables d'archives [180]). C'est là, sans aucun doute, que Bérose, Abydène, Mar Apas Gadina et tant d'autres écrivains,

---

178) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 21.
179) Layard, Ruines de Ninive.
180) Esther, II, 23. — Cf. les Βασιλικαὶ διφθέραι consultées par Ctésias. — Renan, Langues sém., liv. III, ch. 2, p. 282. — Essai sur la const. soc. et pol. de l'Arménie etc; Prolégom., p. 3 dans les Mém. de l'Acad. des sc. de S.-Pét., VIIe s., t. III, n° 3 (1860).

puisèrent les éléments destinés à mettre en lumière l'histoire des anciens temps.

A part quelques renseignements assez rares, on ne sait que fort peu de chose du contenu de ces dépôts. On en est même réduit à des conjectures touchant les matières qui servaient à conserver l'écriture, et les savants ne sont pas d'accord sur la nature même des documents qui étaient renfermés dans les dépôts. M. Oppert assure avoir découvert que des grammaires et des dictionnaires avaient été gravés à la pointe sur des briques d'argile, et l'on conserve, tant au Musée britannique de Londres qu'au Musée du Louvre, à Paris, des lingots d'or, d'argent et de fer, lesquels sont couverts de signes cunéiformes et semblent, selon toute apparence, contenir les textes de décrets ou de traités du genre de ceux que l'on a transcrits au moyen-âge sur le parchemin, et que les Grecs et les Romains gravaient sur le marbre où sur la pierre. Si l'on s'en rapporte au témoignage des savants versés dans la connaissance des langues antiques de la Chaldée et de l'Assyrie, et habiles à déchiffrer les légendes cunéiformes, on doit croire que les briques en terre sèche, couvertes de signes en forme de coins ou de points de flèches, sont des monuments analogues à ces tessons en terre cuite qui, à l'époque romaine, en Egypte, servaient aux scribes pour rédiger les actes privés et publics. [181])

Quoi qu'il en soit, il est certain que dès la plus haute antiquité, l'orient et principalement les empires des bords du Tigre avaient des dépôts d'archives.

---

181) Oppert, Expéd. de la Mésopotamie, t. II, passim.

Moïse de Khorĕn fait très souvent mention, dans son Histoire, des archives royales de l'Arménie et des pays étrangers; il constate l'existence de riches dépôts où se trouvaient rassemblés des documents historiques de toute sorte, des pièces relatives à l'administration, à la justice, aux propriétés, etc., vaste répertoire où les savants étaient admis à puiser les renseignements concernant des époques oubliées, et qui ont servi aussi bien aux Chaldéens et aux Syriens qu'aux Grecs et aux Egyptiens, à composer ces précieux écrits qui ne nous sont malheureusement parvenus que par fragments, dans des compilations postérieures.

Dans les premiers chapitres de son livre, Moïse mentionne les archives des nations étrangères et distingue celles des rois, ou politiques, et celle des temples, ou religieuses [182]), où, dit-il, Bérose alla chercher les documents de son histoire, qu'il traduisit en grec, afin de rendre son livre accessible à tout le monde. Ces archives renfermaient, à ce que nous apprend le même historien, «des régistres où étaient constatés les intérêts particuliers des villages, des cantons et même de chaque maison; les différends et les traités généraux se trouvent en grand nombre chez nous, surtout les régistres relatifs à la succession des satrapies» [183]). On le voit, bien longtemps avant que les Arméniens eussent une langue écrite, il existait chez eux des archives, dont les documents étaient rédigés dans des langues étrangères, et qui renfermaient des richesses inappréciables.

182) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 2.
183) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 3.

Quand, plus haut, nous avons signalé l'anachronisme que commet Moïse, relativement à l'époque où vécut Mar Apas Gadina, qui, selon cet historien, aurait été à Ninive par ordre de Valarschag, afin de rechercher dans les archives de l'antique royaume d'Assyrie les documents nécessaires pour écrire l'histoire des temps primitifs de l'Arménie, nous n'avons pas pour cela révoqué en doute l'existence d'anciennes archives en Perse. Et en effet, il est évident pour nous que Mar Apas Gadina fit usage de textes déposés dans des archives anciennes, qui avaient pu être conservées par les Séleucides et étaient ensuite passées aux mains des Arsacides, à l'époque de la séparation de la Parthie d'avec le royaume de Syrie, sous Antiochus Théos.

Quel que soit le mobile qui ait décidé Mar Apas Gadina à écrire une histoire d'Arménie, on sait que ce personnage, originaire de la Syrie ou de la Mésopotamie, vivait à-peu-près à l'époque du Christ, c'est-à-dire au moment où Edesse, centre d'une culture qui tendait chaque jour à acquérir de rapides développements, était possédée par les descendants des Arsacides d'Arménie, par cette famille des Abgar, demi-arménienne, demi-syrienne, dont la toparchie originairement héréditaire devint, par la suite, un état dont Rome avait la suzeraineté et s'était arrogé le droit de nommer les souverains.

Mar Apas Gadina, agit-il sous l'inspiration de l'un des Abgar arméniens, ou entreprit-il d'écrire son histoire sans y avoir été engagé par personne; alla-t-il visiter les archives de la Perse, ou se contenta-t-il seulement de compulser les archives d'Edesse, gros-

sies par les richesses qu'Abgar avait apportées de Medzpin? telles sont les questions que l'on se fait de prime abord, et dont la solution est impossible à donner. Tout ce que l'on peut supposer, c'est que c'est dans un dépôt d'archives que ce savant Syrien découvrit le manuscrit chaldéen, traduit en grec, qui lui servit à composer la première partie de son histoire.

On pourrait peut-être supposer que Mar Apas Gadina, originaire de la Syrie ou de la Mésopotamie, ne quitta point sa patrie et se contenta d'explorer les dossiers des archives de l'Osrhoène, archives véritablement d'une richesse inappréciable puisque l'on y trouvait, outre les documents qui composent généralement ces sortes de dépôts, des livres traitant de différentes matières, et qui étaient à la fois des archives et des bibliothèques.

Moïse de Khorĕn ne paraît pas en effet distinguer dans son Histoire les archives des bibliothèques, et c'est ce que prouve la découverte même d'un manuscrit historique parmi les dossiers renfermés dans le dépôt que Mar Apas visita[184]). De plus il raconte que dans les archives existaient des recueils de chants populaires.[185])

Quand Moïse a épuisé la compilation de Mar Apas Gadina, il cite de temps à autre les archives. Mais il est surtout un passage d'une grande valeur historique, et qui prouve à quel point les anciens attachaient d'importance à ces sorts de dépôts, et l'ordre admirable qui régnait dans les classements. Le passage de Moïse est formel à cet égard, et même il indique

184) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 9.
185) Moïse de Khorĕn, liv. I, ch. 14.

de quelle manière chaque dossier et chaque pièce étaient catalogués. Il s'agit de l'histoire d'Edesse depuis les derniers rois Arsacides, jusqu'à Abgar et à Erouant. [186])

Խնդիր արասցես ՚ի Գեղաքունի ՚ի գաւառին Սիւնեաց, և գտցես յառաջին հազներգութեանն յերեք տասաներորդ Թուին, զի վկայէ յԵդեսիայ դիւանին լինել ամենայն գործոց առաջին Թագաւորացն մերոց մինչև ցԱբգար, և զայլոն։

«Cherche à Kéghakhouni, dans la province de Siounikh, et tu trouveras, premier dossier, N° 13, l'assurance que, dans les archives d'Edesse existe l'histoire de tous les faits et gestes de nos derniers rois jusqu'à Abgar, etc.»

De ceci on peut conclure que le classement des archives, dans l'antiquité, ne le cédait en rien à celui que des ordonnances souveraines ont décrété dans le cours de notre siècle; car si l'on compare le système qui fut suivi dans les archives d'Édesse avec celui qui a été mis en pratique dans les dépôts de nos grandes administrations de Paris et des départements, on verra que le principe est identiquement le même.

Les archives d'Édesse étaient divisées: 1° par provinces; 2° par cantons; 3° par villages et satrapies; 4° les archives de chaque village étaient réparties en dossiers, et 5° enfin chaque dossier se composait de plus ou moins de pièces.

Ainsi, en admettant que les archives d'Édesse existassent encore, et qu'un érudit eût voulu vérifier par lui-même l'assertion de Moïse de Khorĕn, qui écrivait il y a maintenant quatorze siècles, il aurait trouvé

186) Moïse de Khorĕn, liv. II, ch. 10.

sans peine, d'après les indications si précises de l'historien arménien, la pièce n° 13 du dossier Ier du canton de Kéghakhouni, rangé dans les archives de la province de Siounikh, et nul doute qu'il n'aurait découvert, à l'endroit indiqué, une pièce relative à la succession des rois qui précédèrent et suivirent l'Abgar dont il est question chez Moïse de Khorĕn.

L'antiquité, qui possédait des trésors si considérables, ne nous a transmis que des fragments insignifiants des innombrables documents qui étaient renfermés dans les centres intellectuels de l'Asie. Si Moïse de Khorĕn avait profité de quelques-uns de ces trésors, si d'autres écrivains n'avaient point été si sobres de citations et d'extraits, aujourd'hui le monde païen, qui est l'objet des plus sérieuses investigations, reparaîtrait dans toute sa vérité. On peut faire aux écrivains de l'antiquité et à ceux des premiers siècles de notre ère le grave reproche, d'avoir laissé perdre les richesses qu'ils étaient à même de recueillir et de nous transmettre, et, disons-le, si les écrivains du moyen-âge, au lieu de nous livrer cette prodigieuse quantité d'écrits médiocres et sans valeur, qui forment la portion la plus notable des productions des littératures orientales et occidentales, comprises entre le Ve siècle de notre ère et le XVe, eussent employé les dix siècles qu'il ont mis à composer des livres de théologie, de scolastique, de polémique futile et d'élucubrations de toute sorte, à transcrire les chefs-d'oeuvre de l'antiquité, l'humanité serait peut-être à l'heure qu'il est en avance de plusieurs siècles, et la barbarie musulmane aurait accepté, déjà depuis de longues années, la civilisation et les lumières que nous com-

mençons seulement à répandre chez elle, et dont elle s'obstine à méconnaître les bienfaits!

—

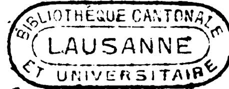
Nous avons essayé, dans la mesure de nos forces, de prouver quelle place glorieuse Moïse de Khorĕn occupe dans l'histoire littéraire de l'orient, le rôle éminent qu'il a joué parmi ses compatriotes lettrés, durant le grand siècle de la culture intellectuelle de l'idiôme arménien, et nous avons démontré quels services il a rendus à l'histoire, en nous transmettant quelques-uns de ces fragments des anciennes littératures de la Chaldée, de la Syrie et de la Grèce, qui jetèrent tant d'éclat pendant les siècles qui précédèrent et suivirent l'ère chrétienne.

Nous avons prouvé quel prix on doit attacher à son livre, et nous avons réfuté les opinions des critiques qui ont taxé Moïse d'imposture et ont cherché à diminuer le mérite de l'ouvrage capital qu'il nous a transmis. Sans doute, l'histoire que composa l'Hérodote arménien n'est pas exempte de fautes, et cet auteur a eu le tort de vouloir combiner les témoignages des livres saints avec les données que lui ont fournies les livres de la Chaldée et de la Grèce, par des procédés artificiels, dépourvus de tout sentiment de critique; mais qu'on se reporte au temps où écrivait cet illustre historien, et l'on verra que Moïse s'est toujours maintenu au-dessus des idées de son temps, des préjugés de son siècle, et qu'il a fait faire un pas immense aux études historiques de sa patrie.

En terminant, qu'on nous permette de rappeler ici ce qu'un vénérable prélat arménien nous dit un jour,

à propos des critiques sévères qui s'efforcent de rabaisser le mérite de Moïse de Khorĕn: «Un jour l'Europe savante le proclamera *grand*, pour l'époque où il vécut; un jour viendra, où ceux qui l'ont calomnié lui rendront justice; car lorsqu'ils auront bien étudié notre *Khorĕnatzi*, ils reconnaîtront sa sincérité, et ils finiront par lui accorder le titre de père de l'histoire d'Arménie, que nos aïeux lui ont toujours décerné!»

Paris, 15 février 1861.



(Tiré du Bulletin, T. III, pag. 531—583.)



